

THEATRE MODERNE
(DIRECTION ELVIRE POPESCO
ET HUBERT DE MALET)

COMPAGNIE SACHA PITOEFF

COMEDIE EN QUATRE ACTES
D'ALBERT HUSSON

DECOR D'YVES FAUCHEUR

MISE EN SCENE DE SACHA PITOEFF

12828
LE SYSTEME FABRIZZI

Dany Carrel
St. Audel
M. Cheminat
H. Gaultier
Paul Rieger
P. Lecomte
J. Salmon

FAUSTO :
gagné au
tocalcio !

PERSONNAGES

par ordre d'entrée en scène

Anna	Jane Berretta
Fausto Amato	Jacques Salmon
Monseigneur Ottavia	Henry Gaultier
Antonio Fabrizzi	Sacha Pitoeff
Madame Varella	Madeleine Cheminat
Caducchi	Paul Rieger
Nera	Lucien Hubert
Sardi	Stéphane Audel
Paco	Jean Berger
Le docteur	Pierre Lecomte
Amélia	Dany Carrel
Madame Sartori	Madeleine Clervanne

Dany Carrel
St. Audel
H. Gaultier
P. Lecomte
M. Cheminat
Paul Rieger
Jean Berger

AMÉLIA
Servez-vous

(Reportage
photographique
Treatt.)

« Le Système Fabrizzi » a
été créé au Théâtre Moder-
ne le 4 octobre 1963.

© Albert Husson 1963.

A SACHA PITOEFF,
AVEC MON AMITIÉ
ET MA RECONNAISSANCE.
A. H.

DECOR UNIQUE

Une grande pièce dans une vieille maison située sur une colline des environs de Rome.

Une double porte-fenêtre est toujours ouverte sur une terrasse qui donne elle-même sur la campagne ensoleillée. Une porte donne sur la rue, une autre, ou un couloir sans porte, donne sur l'intérieur de la maison.

Rien sur les murs crépis à la chaux sauf un très beau et assez grand tableau dans la manière de Vinci. C'est une Multiplication des Pains.

Une lourde et longue table de ferme. Devant et derrière des chaises très sobres, garnies de paille. Dans un coin, devant une autre chaise, un pupitre de flûtiste, avec une flûte et de la musique. Sur un rayon, des livres et de la musique.

Pas un bibelot. Sur la table, simplement, un carnet noir, recouvert de moleskine, genre carnet de cuisinière. Ailleurs, un beau coffre, placé sur le sol ou, mieux, sur une avancée du mur. A côté de lui, un chandelier, sur pied, en fer forgé rustique.

Pendant presque toute la pièce, lumière dorée d'automne.

Au lever du rideau, la scène est vide. On entend des bruits de voix derrière la porte qui donne sur la rue.

acte

1

Anna paraît, venant de l'intérieur de la maison.

ANNA. Ils ne le laisseront pas manger. (*Elle ouvre la porte donnant sur la rue et s'adresse aux gens qui sont dehors*) Taisez-vous ! J'ouvrirai à trois heures, pas avant ! (*Elle referme la porte, va revenir, mais paraît réaliser seulement qu'elle a vu dehors quelque chose d'anormal. Elle rouvre la porte.*) Laissez-moi passer ! (*Elle disparaît, laissant la porte ouverte. On entend sa voix dehors.*) Et n'entrez pas, surtout ! (*Mais on voit tout de suite passer la tête de Fausto.*)

FAUSTO, répondant à une question. Non, il n'est pas là. (*Jetant un coup d'œil circulaire.*) C'est pas mal. Il n'y a pas grand-chose, c'est pas mal. (*Il disparaît, car on entend à nouveau la voix d'Anna.*)

ANNA, dehors. Laissez passer Monseigneur. Laissez passer Monseigneur. Entrez, Monseigneur. (*Mgr Ottavia paraît, suivi d'Anna.*)

OTTAVIA. Je vous remercie.

ANNA. Il m'avait bien semblé vous voir dans votre voiture.

OTTAVIA. Je préférerais attendre assis.

ANNA. Je vais l'avertir que vous êtes là.

OTTAVIA. Laissez-le finir son repas.

ANNA. Pour ce qu'il mange ! Un poisson, une tomate ! Seulement, après, d'habitude, il joue un peu de musique.

OTTAVIA. Je ferais peut-être mieux de regagner ma voiture.

ANNA. Pour vous il se passera peut-être de musique. Asseyez-vous. (*Elle sort.*)

(*Mgr Ottavia jette un regard curieux autour de lui. Ce regard tombe d'abord sur le petit carnet qui se trouve sur la table. Il est tenté de l'ouvrir, résiste d'abord, puis finit par céder. Il paraît très étonné de ce qu'il voit dans le carnet, mais doit le reposer en hâte, car Anna revient.*)

ANNA. Il vient tout de suite. Asseyez-vous. (*Elle repart.*)

(*Seul à nouveau, Mgr Ottavia reprend son inspection. Son regard tombe maintenant sur le grand tableau. Il tressaille. Pour l'examiner plus à l'aise, il monte sur une chaise. C'est dans cette situation que le surprend Antonio.*)

ANTONIO, déférent. Je vous présente mes respects, Monseigneur.

OTTAVIA, surpris, un peu ennuyé. Oh ! Excusez-moi ! (*Il descend de la chaise.*) Excusez-moi, je... (*Antonio l'a aidé à descendre.*) Je vous remercie. (*Petit temps de gêne, encore.*) Bonjour, monsieur Fabrizzi.

ANTONIO. Votre visite est un grand honneur pour moi, Monseigneur.

OTTAVIA, surpris mal à l'aise. Je regardais cette « Multiplication des Pains ». Je suis assez amateur de peinture. (*Précisant.*) De peinture ancienne, bien entendu.

ANTONIO. C'est un beau tableau, n'est-ce pas ?

OTTAVIA. Magnifique ! Je n'ose pas risquer une attribution...

ANTONIO, *simplement mais nettement*. C'est un Vinci, Monseigneur.

OTTAVIA, *effaré*. Que dites-vous ?

ANTONIO, *toujours très simple*. Vous ne pensiez pas à Vinci ?

OTTAVIA. Peut-être, mais c'est impossible !

ANTONIO. Pourquoi, Monseigneur ?

OTTAVIA. Monsieur Fabrizio, les Vinci sont en tout petit nombre et on les connaît tous. Comme on ne connaît pas celui-ci... (*L'œil bleu d'Antonio lui montre la faiblesse de son raisonnement.*) Vous me direz que ce raisonnement est spécieux.

ANTONIO, *avec courtoisie et comme pour le tirer d'affaire*. Je vous demande pardon, Monseigneur, Anna a très bien fait de vous prier d'entrer...

OTTAVIA. Vous voudrez bien m'excuser. Votre domestique m'a dit que vous faisiez un peu de musique après le repas...

ANTONIO. Pour la musique, c'est sans importance, mais étiez-vous le premier, Monseigneur ?

OTTAVIA. Il y a, je crois, trois personnes avant moi.

ANTONIO. Je vais vous demander la permission de les recevoir. Des passe-droits les blesseraient, fût-ce en votre faveur.

OTTAVIA, *légèrement piqué*. C'est bien, je vais me retirer.

ANTONIO. Vous ne me gênez pas.

OTTAVIA, *très vite, il est ravi*. Vraiment ?

ANTONIO. Peut-être cela vous amusera-t-il d'entendre mes visiteurs ? Peut-être cela vous intéressera-t-il ?

OTTAVIA. Dans ces conditions, j'accepte volontiers. Cela m'amusera, en effet.

ANTONIO. Nous parlerons ensuite plus tranquillement de ce qui vous amène. Si vous voulez bien vous asseoir...

OTTAVIA. Si vous permettez, j'aimerais mieux me tenir... sur votre terrasse. Vos visiteurs seront plus à l'aise, et moi aussi ! Sans parler de la vue qui est magnifique.

ANTONIO. Vous entendrez aussi bien, en effet. Permettez-moi... (*Il prend une chaise et accompagne Ottavia sur la terrasse. Il le fait passer.*) Je vous en prie. Oui, la vue est très belle : la mer, les collines, les coupoles de Rome... Excusez-moi, je ferai aussi vite que possible. (*Il revient et va ouvrir la porte donnant sur la rue. Il s'adresse alors à ceux qui sont dehors.*) Qui est le premier ?

FAUSTO, *paraissant*. Moi.

ANTONIO. Entrez, mon ami. (*Il le fait entrer, va à sa table, indique une chaise à l'arrivant, s'assied lui-même.*) Que puis-je faire pour vous ?

FAUSTO. Je m'appelle Fausto Amato. J'habite Frascati. Je travaille à Rome. L'autobus me coûte chaque jour...

ANTONIO. Vous voudriez vous loger à Rome ?

FAUSTO. Non. J'aime mieux Frascati. A cause de l'air. Mais je voudrais m'acheter une Vespa. On en vend à crédit, je sais, mais ça coûte dix pour cent. On m'a dit que vous prêtiez à trois.

ANTONIO. Qui vous a dit ça ?

FAUSTO. Plusieurs personnes. On parle beaucoup de vous.

ANTONIO. Combien coûte une Vespa ?

FAUSTO. La 150 fait 200.000. Evidemment, la 125 suffirait, mais si, le dimanche, je veux emmener quelqu'un...

ANTONIO. Naturellement...

FAUSTO. Est-ce que vous pensez... ?

ANTONIO. Nous disons donc 200.000. Quand pourrez-vous me les rendre ?

FAUSTO. 10.000 par mois, plus les intérêts, c'est possible ?

ANTONIO. Parfaitement.

FAUSTO. Vous voulez bien me les prêter ?

ANTONIO. Oui.

FAUSTO. A 3 % ?

ANTONIO. Oui.

FAUSTO. Et je pourrai avoir l'argent...

ANTONIO. Je vais vous le donner.

FAUSTO. Comme ça ? Tout de suite ?

ANTONIO. Je vais simplement noter, si vous permettez... (*Il ouvre le petit carnet.*) Nous disons...

FAUSTO. Fausto Amato. J'habite...

ANTONIO. Frascati, je sais.

FAUSTO. 7 via Roma, et je travaille...

ANTONIO. Fausto Amato, Frascati, ça suffit.

FAUSTO. Vous ne prenez pas de renseignements ?

ANTONIO. Vous savez, les renseignements... (*Il a été ouvrir le coffre et en a tiré deux liasses.*) Voilà. Les liasses ont dû être vérifiées.

FAUSTO. Je vais vous faire un reçu.

ANTONIO. Inutile.

FAUSTO. Vous avez confiance ?

ANTONIO. Il faut croire.

FAUSTO. Mais si je mourais ?

ANTONIO. Vous avez bonne mine.

FAUSTO. Mais en Vespa, justement...

ANTONIO. Eh bien, vous irez doucement.

FAUSTO. Tout paraît simple, avec vous.

ANTONIO. C'est que tout est simple.

FAUSTO. Je vous disais que j'aimerais emmener quelqu'un le dimanche. C'est une jeune fille.

ANTONIO. Je m'en doutais.

FAUSTO. A elle, je voudrais bien acheter...

ANTONIO. Une bague de fiançailles, peut-être ?

FAUSTO. S'il n'y avait que la bague !

ANTONIO. Alors, réfléchissez, prenez votre décision et revenez me voir. (*Il arrête une nouvelle réplique de Fausto.*) Excusez-moi. (*Il fait un petit geste vers la terrasse.*) Vous voyez, on m'attend. A bientôt.

FAUSTO. Merci, monsieur Fabrizio. (*Il va sortir.*) Elle s'appelle Aurora. (*Antonio lui a ouvert la porte. Il sort.*)

ANTONIO, *laissant la porte ouverte*. A qui, maintenant ? A vous, madame Varella ?

MADAME VARELLA, *d'une voix ferme*. Oui. (*Elle paraît.*) Je viens chercher mon argent.

ANTONIO, *pâiblement*. Bonjour, madame Varella. Comment vous portez-vous ?

MADAME VARELLA. Rendez-moi mon argent tout de suite, sinon...

ANTONIO. N
petit car
Le 11 a
Le 11 av

MADAME VA
Mais hic
du Saint
30 % d'

ANTONIO. C
600.000
font 90.
coffre.)

MADAME VAI
vais faire
coffre.) C

ANTONIO. Je

MADAME VAI

ANTONIO. Ne

MADAME VAR

ANTONIO. Vo
que vous
ce serait

MADAME VAR

ANTONIO. Voi
de la sept

MADAME VAR
homme sé

ANTONIO. Il :

MADAME VAR
pour cent.

ANTONIO. Et
ses amis.

MADAME VARI
c'est un vc

ANTONIO. Ce r
sur son car

MADAME VARE

ANTONIO. Si v

MADAME VARE.

ANTONIO. Au r

MADAME VARE.

ANTONIO. Il ne

MADAME VAREI

ANTONIO. Repr

MADAME VAREI
dit. Elle ei

ANTONIO. Cela

MADAME VAREI
doubleront

lres, elle éj
Gardez cet

ANTONIO. Bon.

MADAME VAREL
si une idée

sieur Fabriz
tend que c'e

ANTONIO. Je n'

MADAME VAREL
porte quelle

coiffeur, d'u

ANTONIO. Eh bi
personnes.

ANTONIO. Mais naturellement. Voyons... (Il ouvre le petit carnet.) Mme Varella... Mme Varella... Voilà ! Le 11 avril. Cela fait six mois, en arrondissant. Le 11 avril : 600.000 liras.

MADAME VARELLA. Je n'en avais parlé à personne. Mais hier, à un voisin qui travaille à la Banque du Saint-Esprit, j'ai dit que vous m'aviez promis 30 % d'intérêt. Il m'a affirmé que j'étais folle.

ANTONIO. Ce n'est guère poli. Nous disons donc : 600.000 liras à 30 % d'intérêt, pendant six mois, font 90.000 liras d'intérêt. (Il se dirige vers le coffre.)

MADAME VARELLA. Oui, que j'étais folle et que je pouvais faire mon deuil... (Voyant Antonio ouvrir le coffre.) Que faites-vous ?

ANTONIO. Je prends de l'argent, vous voyez ?

MADAME VARELLA. Pour me le rendre ?

ANTONIO. Ne venez-vous pas de me le demander ?

MADAME VARELLA. Si, mais je ne pensais pas...

ANTONIO. Vous ne me le réclamez pas, j'espère, parce que vous pensez que je ne peux vous le rendre, ce serait illogique.

MADAME VARELLA. Vous pouvez me le rendre ?

ANTONIO. Voici six liasses de 100.000 et je retire 10.000 de la septième.

MADAME VARELLA, ébranlée. Ce voisin, qui est un homme sérieux, m'a dit...

ANTONIO. Il a raison.

MADAME VARELLA. ... quelqu'un qui donne du trente pour cent.

ANTONIO. Et vous avez raison aussi : il faut écouter ses amis.

MADAME VARELLA. Ce n'est pas vraiment un ami : c'est un voisin.

ANTONIO. Ce n'est pas incompatible. (Il a noté la sortie sur son carnet.) Voilà. J'ai noté : « Remboursé le... »

MADAME VARELLA. Non !

ANTONIO. Si vous voulez vérifier les liasses...

MADAME VARELLA. Je vous demande pardon.

ANTONIO. Au revoir, madame Varella.

MADAME VARELLA. Gardez mon argent !

ANTONIO. Il ne faut pas : vous vous inquiéteriez.

MADAME VARELLA. Non, j'ai confiance, à nouveau.

ANTONIO. Reprenez cet argent, je vous prie.

MADAME VARELLA. C'est la dot de ma fille, je vous l'ai dit. Elle en aura bien besoin. Elle n'est pas très jolie, la pauvre petite, et guère bien portante.

ANTONIO. Cela est bien triste.

MADAME VARELLA. Avec vous, mes six cent mille liras doubleront en trois ans et, avec douze cent mille liras, elle épousera qui elle voudra. Enfin, presque. Gardez cet argent, monsieur Fabrizio.

ANTONIO. Bon. Si vous voulez.

MADAME VARELLA, après une légère hésitation, comme si une idée venait de lui passer par la tête.) Monsieur Fabrizio, ma fille est une sainte. Le curé prétend que c'est la plus belle âme de la paroisse.

ANTONIO. Je n'en doute pas.

MADAME VARELLA. De nos jours, avec de l'argent, n'importe quelle fille peut être belle. Il suffit d'un coiffeur, d'une couturière..., d'un chirurgien !

ANTONIO. Eh bien ! il faut emmener votre fille chez ces personnes.

MADAME VARELLA. Cela ne suffit pas. Elle a aussi besoin d'amour ! Vous êtes seul, monsieur Fabrizio ?

ANTONIO. Moi ? Pas du tout.

MADAME VARELLA. Comment ? Vous êtes marié ?

ANTONIO. Non, mais...

MADAME VARELLA. C'est bien ce que je dis : vous êtes seul. (Elle sort une photographie de son sac.) Je vais vous laisser sa photographie. (Elle tend la photographie à Antonio qui y jette un coup d'œil : Mlle Varella ne doit pas être très séduisante.) Ne regardez que ses yeux : ils sont magnifiques ! A bientôt, monsieur Fabrizio. Merci de toute mon âme. Vous êtes...

ANTONIO. Au revoir, madame Varella.

(Mgr Ottavia paraît sur le pas de la porte-fenêtre au moment où Mme Varella se jette aux pieds d'Antonio et lui embrasse la main.)

ANTONIO, protestant. Madame Varella !

(Ottavia, légèrement vexé, retourne sur la terrasse.)

MADAME VARELLA, à Antonio. Et pardon ! Pardon ! (Elle sort rapidement.)

(Antonio, ennuyé, met machinalement la photographie de Mlle Varella dans sa poche. Il fait ensuite un mouvement vers la porte pour accueillir le visiteur suivant, mais il s'aperçoit que l'argent de Mme Varella est toujours sur la table. Il le prend et va le ranger dans le coffre. A ce moment, Caducchi paraît, car Mme Varella n'a pas fermé la porte. Caducchi tient un paquet enveloppé dans du papier journal.)

CADUCCHI. J'ai vu la bonne femme sortir : j'ai pensé que je pouvais entrer.

ANTONIO. Vous avez bien fait.

CADUCCHI. Je m'appelle Caducchi. Je suis boucher à Ciampino.

ANTONIO. Bonjour, monsieur Caducchi.

CADUCCHI. J'ai trois sous de côté. Je ne sais pas qu'en faire. On m'a dit que vous donniez du trente. C'est vrai ?

ANTONIO. Ça dépend.

CADUCCHI. Ça dépend de quoi ? Vous comprenez, ça m'intéresse. Ça m'intéresse, mais ne vous emballez pas.

ANTONIO. Je ne m'emballe pas.

CADUCCHI. Je veux comprendre !

ANTONIO. Ah ?

CADUCCHI. Trente pour cent, c'est trop beau ! Quelle combine avez-vous ? (Antonio a simplement un petit sourire.) Evidemment : ou vous êtes un rigolo et vous n'allez pas me le dire ; ou vous donnez du trente parce que vous avez un filon qui rapporte du cinquante et vous n'allez pas le griller... Dans quoi peut-on palper du cinquante ? Les femmes ? Les stupéfiants ? Personnellement, ça m'est égal. Seulement, j'ai trois millions dans ce paquet et, avant de les lâcher, j'aimerais savoir...

ANTONIO. C'est inutile.

CADUCCHI. Pardon ?

ANTONIO. C'est inutile parce que je ne peux accepter votre argent.

CADUCCHI. Pourquoi ? (Geste évasif d'Antonio.) Il n'y a pas de raison. Vous prenez de l'argent à trente pour cent, tout le monde le dit. Je vous en apporte. Vous ne pouvez pas refuser.

ANTONIO. Ce n'est pas une obligation pour moi. Et vous êtes boucher...

CADUCCHI. Vous avez quelque chose contre les bou-
chers ?

ANTONIO. Non ! Je pense seulement qu'ils font de
bonnes affaires.

CADUCCHI. Justement ! Les bonnes affaires se tiennent !
On en fait une, on en fait dix !

ANTONIO. Précisément ! C'est peut-être fâcheux !

CADUCCHI. ... Comprends pas.

ANTONIO. Disons alors, si vous préférez, que... les
investissements que je fais ne réclament pas actuel-
lement de nouveaux capitaux.

CADUCCHI. Ah ?

ANTONIO. Cette explication-là, vous la comprenez,
n'est-ce pas ?

CADUCCHI. Oui. En somme, vous avez trop d'argent ?

ANTONIO. Voilà ! Si vous aviez des difficultés, je me
ferais un plaisir...

CADUCCHI. Je ne viens pas emprunter. Je n'ai besoin
de personne.

ANTONIO. C'est ce que je disais : vous respirez la
prospérité.

CADUCCHI, qui a jeté un coup d'œil autour de lui.
C'est ça, vos bureaux ?

ANTONIO. Je n'ai pas de bureaux.

CADUCCHI. Enfin, l'endroit où vous travaillez.

ANTONIO. Je ne travaille pas.

CADUCCHI. Vous n'avez pas non plus d'employés ?

ANTONIO. Une vieille servante, simplement.

CADUCCHI. Pas même le téléphone, ni de machine à
écrire et on vous confie de l'argent ? Ah ! Ah !
Elle est bien bonne ! (Reprenant son paquet.)
Bonsoir.

ANTONIO. Bonsoir, monsieur Caducchi.

(Caducchi va jusqu'à la porte, puis revient et pose
son paquet sur la table.)

CADUCCHI. Prenez-les.

ANTONIO. Non, monsieur Caducchi.

CADUCCHI. Qu'est-ce que vous voulez ! Je suis curieux.

ANTONIO. J'ai omis de vous dire : je ne donne pas de
reçu.

CADUCCHI. Hein ?

ANTONIO. Vous voyez ?

CADUCCHI. Vous ne croyez pas que vous allez fort ?
(Il reprend son paquet.)

ANTONIO. Certainement.

CADUCCHI, simplement. Si vous me disiez votre truc ?
(Il n'a pas bougé.)

ANTONIO, très simplement. Quel truc ?

CADUCCHI, vaincu. Si vous me disiez... n'importe quoi !

ANTONIO. Vous plaisantez, monsieur Caducchi.

CADUCCHI, poussant le paquet vers Antonio. Bon. Tant
pis. Prenez-les.

ANTONIO. Non.

CADUCCHI. Ça m'énerve, vous comprenez ?

ANTONIO. C'est très imprudent de votre part.

CADUCCHI. Vérifiez : il y a six liasses...

ANTONIO. On me le disait à l'instant : Quand on promet
trente pour cent d'intérêt !...

CADUCCHI. Vous me donnerez ce que vous voudrez :
si c'est pas du trente, ça sera du vingt ; si c'est pas
du vingt... (A lui aussi une idée lui passe par la
tête.) Dites, avez-vous vraiment beaucoup d'argent ?

ANTONIO. Qu'appellez-vous beaucoup d'argent ?

CADUCCHI. Pour une affaire formidable. Si je pouvais...
Seulement, c'est pas avec trois millions... Des ter-
rains qui ne valent rien, inondés deux fois par an.
Mais on va construire un barrage. Personne ne le
sait encore. (Antonio ne l'écoute même pas.) Vous
ne me croyez pas ? C'est au bord du Volturno.

ANTONIO. C'est un beau fleuve.

CADUCCHI. Je vous fais faire l'affaire. Vous me réservez
quelque chose.

ANTONIO. Vous êtes très aimable, monsieur Caducchi.
(C'est un refus.)

CADUCCHI. C'est du deux mille pour cent ! Si vous ne
faites pas d'affaires comme celle-là... (Il est clair
qu'Antonio ne fait pas d'affaires de ce genre. Petit
silence.) C'est à devenir fou ! (Il s'enfuit.)

(Antonio pousse un léger soupir, note le nom de
Caducchi sur son carnet, défait le paquet, met les
liasses qu'il contenait dans son coffre. Mgr Ottavia
a quitté la terrasse. Il regarde Antonio avec stu-
peur. Antonio regarde l'évêque avec simplicité.
Ottavia décide d'attaquer « par la bande ». Il s'ap-
proche du tableau.)

OTTAVIA. Vous avez ce tableau depuis longtemps,
monsieur Fabrizio ?

ANTONIO. Assez longtemps, Monseigneur.

OTTAVIA. Vous n'avez pu l'acheter à sa véritable
valeur. Ce serait impossible.

ANTONIO. Quelle est la valeur des choses ? (Ottavia
est perdu.) Je vous prie de m'excuser de vous avoir
fait attendre.

OTTAVIA. Ne vous excusez pas. Comme vous le pen-
siez, cela m'a beaucoup amusé d'entendre... com-
ment dois-je dire ?... vos clients !

ANTONIO. Ce ne sont pas des clients, Monseigneur.

OTTAVIA. Si ce sont des amis, vous avez de nombreux
amis. On parle beaucoup de vous dans la région,
et même plus loin. Ce ne sont d'ailleurs, je dois
dire, que louanges. Je les croyais excessives, mais
vous venez de me convertir. (Avec un sourire.)
Si je puis dire. (Temps bref.) Je suis émerveillé.
(Léger mouvement d'Antonio.) Si ! Si ! Et il y a
de quoi ! Cette confiance, d'abord, que vous ins-
pirez ! Et surtout, bien entendu, les conditions
mêmes des opérations que vous effectuez ? Je ne
connais rien aux choses de l'argent. Je suis au
service de Celui qui a dit : « Mon royaume n'est
pas de ce monde. » Mais, tout de même...

ANTONIO, le coupant très poliment. Pardonnez-moi,
Monseigneur. Que puis-je pour votre service ?

OTTAVIA, poursuivant. Quelque chose m'échappe sans
doute dans le mécanisme de vos affaires...

ANTONIO. Ce ne sont pas des affaires.

OTTAVIA. Disons de vos occupations.

ANTONIO. Elles m'occupent bien peu.

OTTAVIA, s'énervant légèrement. Monsieur Fabrizio, je
sais que nombre de mes prêtres pauvres ont béné-
ficié de votre aide tandis que quelques-unes de nos
plus riches congrégations vous ont confié un peu
de leurs biens.

ANTONIO. En effet, Monseigneur.

OTTAVIA, avec un peu de gêne. Au sujet de mes curés,
je ne voudrais pas faire de jugement téméraire,
mais je crains que certains d'entre eux n'aient du
mal à vous rembourser.

ANTONIO. Ce n'est pas très grave, Monseigneur.

OTTAVIA. Vous
de lires au
de la salle

ANTONIO. Les

OTTAVIA. Si je
jugée à la
des affaires

ANTONIO. La
seigneur.

OTTAVIA. Avez
silence.) N
sans intérêt
vous voir a
et non la n

ANTONIO. J'air

OTTAVIA. Conc

ANTONIO. Mons
venu..., con
assure...

OTTAVIA, ferme
deur, mons
Angoissé, n

ANTONIO. On a
naire aurait

OTTAVIA. En ef

ANTONIO. Puis-j

OTTAVIA. Ce so
neriez ?

ANTONIO. Ils ne

OTTAVIA. Et vo
toucherait t

ANTONIO. Peut-ê

OTTAVIA. Et voi

ANTONIO. Rien c
croire à tan
d'argent.

OTTAVIA, il a un
le front. Mo

ANTONIO. Voulez

OTTAVIA, après
monsieur Fal

ANTONIO. Je reg

OTTAVIA. Je red

ANTONIO. Cela c
crainte.

OTTAVIA, sur le
Fabrizzi.

ANTONIO. Au rev

(Ottavia s'enf
sourire d'Ant
cence. Il va
dehors. Il rev.

ANNA. Il n'y a pl

ANTONIO. Tu voi

ANNA. Il fait cha

ANTONIO. Si, je b

ANNA. Je vais vou

(A peine a-t-e
bruit d'une cl
en trainant co

ANTONIO. Que t'e

ANNA. J'ai lavé pa

OTTAVIA. Vous avez, par exemple, avancé un million de lires au curé de votre paroisse pour la réparation de la salle des fêtes...

ANTONIO. Les fêtes sont nécessaires.

OTTAVIA. Si je comprends bien, votre activité doit être jugée à la lumière de la charité, non sous l'angle des affaires ?

ANTONIO. La question n'a pas grand intérêt, Monseigneur.

OTTAVIA. Avez-vous la foi, monsieur Fabrizzi ? (*Petit silence.*) Ne me répétez pas que la question est sans intérêt. Mais votre curé m'a confié ne jamais vous voir aux offices. Vous fréquentez le presbytère et non la maison de Dieu.

ANTONIO. J'aime beaucoup le Père Eustacio.

OTTAVIA. Concevez cependant qu'on s'étonne...

ANTONIO. Monseigneur, je ne pense pas que vous soyez venu..., comment dire ?... en tournée d'âmes ? On assure...

OTTAVIA, ferme. Ni en tournée d'âmes, ni en quémandeur, monsieur Fabrizzi ! En pasteur inquiet ! Angoissé, même !

ANTONIO. On assure que le devis des travaux du séminaire aurait été dépassé ? C'est l'usage, d'ailleurs.

OTTAVIA. En effet. De trois millions.

ANTONIO. Puis-je vous avancer cette somme ?

OTTAVIA. Ce sont ceux du boucher que vous me donneriez ?

ANTONIO. Ils ne sont plus à lui.

OTTAVIA. Et vous me prendriez trois pour cent et lui toucherait trente ?

ANTONIO. Peut-être un peu moins : vous avez entendu ?

OTTAVIA. Et vous voudriez me faire croire... ?

ANTONIO. Rien du tout, Monseigneur, il vous faut déjà croire à tant de choses. Je vous propose un peu d'argent.

OTTAVIA, il a un peu le vertige, il se passe la main sur le front. Monsieur Fabrizzi...

ANTONIO. Voulez-vous cet argent, Monseigneur ?

OTTAVIA, après un rapide et douloureux combat. Non, monsieur Fabrizzi.

ANTONIO. Je regrette.

OTTAVIA. Je redoute ce que je ne comprends pas.

ANTONIO. Cela doit être ennuyeux de vivre dans la crainte.

OTTAVIA, sur le pas de la porte. Adieu, monsieur Fabrizzi.

ANTONIO. Au revoir, Monseigneur.

(*Ottavia s'enfuit littéralement. Léger soupir, léger sourire d'Antonio, mais un sourire plein d'innocence. Il va voir ensuite si personne n'attend plus dehors. Il revient. Anna reparait.*)

ANNA. Il n'y a plus personne ?

ANTONIO. Tu vois.

ANNA. Il fait chaud. Vous n'avez pas soif ?

ANTONIO. Si, je boirais bien un verre de vin.

ANNA. Je vais vous le chercher. (*Elle sort.*)

(*A peine a-t-elle disparu qu'on entend un cri et le bruit d'une chute. Antonio se précipite et revient en traînant comme il peut Anna qui gémit.*)

ANTONIO. Que t'est-il arrivé ?

ANNA. J'ai lavé par terre : j'ai glissé.

ANTONIO. Assieds-toi. (*Il l'installe sur une chaise.*)
Où as-tu mal ?

ANNA. Cette jambe ! (*Elle montre une de ses jambes.*)

ANTONIO. Montre. (*Il tâte la jambe d'Anna qui pousse un gémissement.*) Je ferais mieux d'aller chercher le médecin.

ANNA. Ce n'est pas la peine : vous allez me guérir.

ANTONIO. Je ne suis pas médecin.

ANNA. Si vous voulez me guérir, je suis sûre que vous pouvez.

ANTONIO. Ne dis pas de bêtises. Ne bouge pas. Je reviens. (*Il va vers la porte et y arrive au moment où on frappe à celle-ci. Fâché.*) Ah ! (*Il ouvre.*) Oh ! Commissaire !
(*Nera, Paco et Sardi paraissent.*)

NERA. Bonjour, Fabrizzi.

NERA. Bonjour, Fabrizzi. (*Présentant Sardi.*) M. Sardi, directeur de la Banque Sardi.

ANTONIO, à Sardi. Bonjour, monsieur le Directeur.

NERA, présentant Paco à Antonio. L'inspecteur Paco, de Rome. C'est un ami.

ANTONIO. Heureux de vous accueillir, Messieurs. Mais je dois vous prier de m'attendre un instant. Anna vient de faire une chute. Je dois aller chercher le docteur.

PACO. Vous n'avez pas le téléphone ?

ANTONIO. Je le regrette pour la première fois.

NERA, à Antonio. Nous vous attendons. (*A Paco.*) Le docteur habite à côté. (*Paco a un léger mouvement d'inquiétude.*) Ne vous inquiétez pas. (*A Antonio.*) Allez.

ANTONIO. Je vous remercie. Excusez-moi. (*Il sort.*)

PACO, à Nera. Vous ne craignez pas qu'il file ?

NERA. Non. C'est parfait, au contraire.

PACO, sans comprendre. Ah ?

NERA, sarcastique. En attendant le retour de son maître, nous allons bavarder un peu avec cette brave Anna. Elle sert Fabrizzi depuis qu'il est ici.

PACO. C'est une excellente idée.

NERA, à Anna. C'est exact, n'est-ce pas ? Tu sers bien Fabrizzi...

ANNA. Vous ne pourriez pas dire : Monsieur Fabrizzi ?

NERA. Si tu veux.

ANNA. Et d'abord, qu'est-ce que vous venez faire ?

NERA. Eh bien ! tu vois : bavarder gentiment.

ANNA. Vous avez du temps à perdre, Commissaire. Vous feriez mieux de vous occuper de votre femme.

NERA, transpercé. Tais-toi !

PACO, le calmant. Laissez, mon cher ami.

NERA, sourire crispé. Vous avez raison. Je vous disais donc que cette excellente Anna s'occupait du ménage de « Monsieur » Fabrizzi ! (*A Anna.*) Beaucoup de travail, naturellement ?

ANNA. Non.

NERA. Il vient du monde, pourtant ?

ANNA. Du monde propre !

NERA. En arrivant, il m'a semblé apercevoir la voiture de Monseigneur. Je me trompe ?

ANNA. Non, pour une fois.

NERA. Il apportait de l'argent ou il venait en chercher ?

ANNA. Je n'écoute pas aux portes.

NERA, se maîtrisant. C'est très bien. Donc, tu es au service de « Monsieur » Fabrizzi depuis sept ans ?

ANNA. Je n'ai pas compté.

NERA. Combien gagnes-tu ?

ANNA. Rien.

NERA. Comment ça, rien ?

ANNA. Quand j'ai besoin d'argent, il m'en donne.

NERA. Il doit savoir ce que ça lui coûte !

ANNA. Non.

NERA. Tu veux dire qu'il n'en sait rien ou bien que... ?

(Mais Paco, pendant le dialogue Anna-Nera, a regardé de tous côtés et a paru réfléchir. Il interrompt Nera.)

PACO. Mon cher ami, je pense que cette femme serait mieux dans son lit. *(Nera est étonnée.)* Croyez-moi. *(D'un ton appuyé.)* Nous attendrons ici tous les trois.

ANNA. Je veux rester pour vous surveiller.

PACO. Ce sont les policiers qui surveillent les gens : pas le contraire.

ANNA. C'est le tort qu'on a.

SARDI, à Nera. Vous n'avez pas compris ? Donnez-moi un coup de main. *(Il s'avance vers Anna pour l'emmener.)*

NERA, comprenant enfin. Ah ! oui. Parfaitement !

(Nera et Sardi emmènent Anna qui proteste.)

ANNA. Je ne veux pas ! Je vous défends de me toucher !

NERA. Si tu crois que ça nous amuse !

ANNA. Et de toucher à quoi que ce soit !

NERA. Ne t'inquiète pas. Où est ta chambre ?

(Nera et Sardi, emmenant Anna, ont disparu. Seul, Paco jette un regard sur des livres posés sur un rayon, puis examine le petit carnet noir et finit par ouvrir le coffre. Il a un léger sursaut, puis sort du coffre un billet de dix mille liras qu'il examine par transparence. Puis il le remet et referme le coffre. Nera et Sardi reviennent.)

NERA. Vous ne pensez pas qu'on pouvait tirer quelque chose de cette vieille chouette ?

PACO. Mon cher, les domestiques parlent trop ou trop peu. Dans les deux cas, on perd son temps.

NERA. Vous avez une première impression ?

PACO. Dans le métier, il faut penser lentement. Penser lentement et agir vite. Cependant, venez voir. *(Il les emmène vers le coffre qu'il ouvre. Sardi s'exclame et Nera siffle.)* Il y a là quinze à vingt millions au bas mot et, à première vue, les billets sont bons.

SARDI. Dans un coffre sans serrure ? Dans une maison ouverte à tous vents ? C'est un fou !

NERA. C'est une première explication.

PACO. S'il suffisait d'être fou pour avoir vingt millions dans un coffre, ce serait trop beau.

SARDI. C'est juste.

PACO. Reprenons du début : ce type est là depuis sept ans ?

NERA. Oui.

PACO. Où était-il avant ?

NERA. Vous le lui demanderez. S'il vous répond, je vous paie des prunes.

PACO. Cette maison est à lui ?

NERA. Oui.

PACO. Vous avez vu ses papiers ?

NERA. Oui. Il est né à Cassino.

PACO. Comme par hasard.

NERA. C'est ce que je me suis dit.

SARDI. Vous n'allez pas me dire qu'il est impossible...

PACO. Allons, doucement, mon cher Directeur. Je ne sais si vous voyez très exactement la situation. Il y a sept ans, ce type s'installe ici. Il est aimable, serviable. On n'a pas un reproche à lui faire. Il paie ses impôts, d'ailleurs infimes. Il n'a pas de femme, pas de maîtresses, pas d'histoires d'aucune sorte. Un jour, il prête une petite somme à un voisin, à trois pour cent d'intérêt. Un autre jour, à un autre voisin, qui avait des économies, il donne trente pour cent de revenu. Cela se dit, se répète, fait boule de neige, et maintenant la situation est ce que vous savez.

SARDI. Vous, vous avez l'air de la trouver normale ?

PACO. Si je la trouvais normale et, surtout, si, à Rome, on la trouvait normale, je ne serais pas ici. Je vous rappelle que j'appartiens à la brigade financière.

SARDI. C'est un escroc, naturellement.

PACO. Raison de plus pour faire attention.

SARDI. Pourquoi ?

PACO. Mon cher Directeur, sur dix personnes dont j'ai à m'occuper, il y a neuf escrocs et un illuminé. Avec l'illuminé, il n'y a pas de précautions à prendre. Avec les escrocs, il faut être prudent. Ils ne sont pas idiots, en général.

SARDI. Quand on donne du trente et qu'on reçoit du trois...

PACO. Vous connaissez la loi comme moi. Nous ne pouvons agir que sur dépôt de plainte ou réquisition du Parquet. Or, il n'y a pas la moindre plainte : le système Fabrizio fonctionne à la satisfaction générale. Quant au Parquet, il trouve le terrain dangereux. Ce type a pas mal de curés dans sa manche et vous savez que les curés, dans notre belle Italie...

SARDI. En mettant tout au mieux, il fait de la banque. De la banque à l'envers, si je puis dire, mais de la banque. Or, cette profession, que j'ai l'honneur d'exercer...

PACO. ... Est organisée, je le sais. N'importe qui ne peut s'improviser banquier. Je vous mets encore en garde. Si je prête mille liras à Nera, est-ce que je fais de la banque ?

SARDI. Non, évidemment.

PACO. Et cent mille liras ? Et si je prête de l'argent à dix personnes. Et si on m'en prête ? A partir de quelles sommes et de quel nombre d'opérations devient-on, si j'ose dire, professionnel ? Le même problème se pose pour la prostitution.

SARDI. Je vous remercie pour la comparaison.

NERA, à Paco. Vous exagérez !

PACO. Nullement ! J'essaie seulement de prévoir ce qu'on peut me répondre. C'est une méthode qui me réussit.

SARDI. Je vous fais confiance, naturellement. Je vous fais confiance, mais je pousse un cri d'alarme. Trois clients sont déjà venus à la banque avec un air goguenard. Ils sont venus avec un air goguenard, mais ils sont repartis avec leur argent.

PACO. Soyez tranquille ! Nous allons mettre bon ordre... *(Il a été ouvrir la porte donnant sur la rue.)* Revoici notre homme. Laissez-moi lui tenir le crachoir et même si je lui demande ce que nous savons déjà, ne vous étonnez pas. *(A Antonio qui paraît.)* Vous voyez, nous vous attendions sagement.

ANTONIO. Je confus. *(I*
Où est A

PACO. Elle n'é
portée sur

ANTONIO. C'e
venir. Il f
important,
vous dema
l'intérieur

SARDI. Il se p
NERA. Ça crève
par la peat

PACO. Et c'est
suspendu !

SARDI. Avouez
ce qui s'ap

PACO. C'est tr
teur. C'est
La preuve
après que c

ANTONIO. Voili

PACO. Nous l'e

ANTONIO. Et m
je vous prie
à Nera.) Vo
femme, Con

NERA, toujours
femme.) Ell

ANTONIO, à Pac
un Botticell
quelqu'un a
affaires, mo
Oui, la que
est la meille
Pardon, Insj
précieux. A

PACO. Monsieur
Antonio et
par son reg
entendons-n
ami Nera et
puisque je s
cière...

ANTONIO, comm
brigade finar

PACO, sceptique.

ANTONIO. Je dev

PACO. Bon. Quo
vous précise

ANTONIO. Seriez-

PACO. Pas exact
donc pas le c
celui de perq

ANTONIO. Ne pa
êtes tous trc
permettez, m

PACO. Je vous re

ANTONIO, très ir
d'ailleurs, de
vous auriez
absence, il y
s'est produit
réaction des

PACO. Monsieur
ou trois ques

ANTONIO. Avec I

ANTONIO. Je vous prie encore de m'excuser. Je suis confus. (Il s'aperçoit de la disparition d'Anna.) Où est Anna ?

PACO. Elle n'était pas très confortable ici. Nous l'avons portée sur son lit.

ANTONIO. C'est très aimable à vous. Le docteur va venir. Il fait un accouchement. C'est encore plus important, un enfant ! Je vais rassurer Anna. Je vous demande encore une seconde. (Il entre vers l'intérieur de la maison.)

SARDI. Il se paie notre tête.

NERA. Ça crève les yeux. Je m'écouterai, je le prendrais par la peau du cou...

PACO. Et c'est vous, mon cher ami, qui vous trouveriez suspendu !

SARDI. Avouez que c'est insensé ! Quand on constate, ce qui s'appelle constater...

PACO. C'est très facile de constater, mon cher Directeur. C'est l'opération de l'esprit la plus simple. La preuve : on la confie aux carabiniers. C'est après que ça se complique.

ANTONIO. Voilà ! J'espère que ce n'est qu'une entorse.

PACO. Nous l'espérons aussi.

ANTONIO. Et maintenant, je suis à vous. Asseyez-vous, je vous prie. (Avant que Paco ait ouvert la bouche, à Nera.) Vous ai-je demandé des nouvelles de votre femme, Commissaire ?

NERA, toujours au martyre quand on lui parle de sa femme.) Elle va bien, merci.

ANTONIO, à Paco. Vous la connaissez, je suppose. C'est un Botticelli, n'est-ce pas ? (Et encore, avant que quelqu'un ait pu placer un mot, à Sardi.) Et les affaires, monsieur le Directeur ? (Sardi va éclater.) Oui, la question est indécente. La Banque Sardi est la meilleure du Latium. (A Paco qui s'impatiente.) Pardon, Inspecteur, je bavarde et votre temps est précieux. A quoi dois-je le plaisir de votre visite ?

PACO. Monsieur Fabrizzi... (Il n'a cessé d'observer Antonio et le regarde encore. Antonio lui répond par son regard bleu habituel.) Monsieur Fabrizzi, entendons-nous bien. Malgré la présence de mon ami Nera et de M. Sardi, malgré mes fonctions, puisque je suis attaché à Rome à la brigade financière...

ANTONIO, comme s'il ne savait pas ce que c'est. La brigade financière ?

PACO, sceptique. Vous ne savez pas ce que c'est ?

ANTONIO. Je devine, Inspecteur, je devine.

PACO. Bon. Quoi qu'il en soit, monsieur Fabrizzi, je vous précise : je ne suis pas ici en mission officielle.

ANTONIO. Seriez-vous en vacances ?

PACO. Pas exactement non plus. (Temps bref.) Je n'ai donc pas le droit de vous interroger, moins encore celui de perquisitionner chez vous.

ANTONIO. Ne parlons pas de droits, Inspecteur. Vous êtes tous trois des amis. Ma maison et, si vous permettez, mon cœur vous sont ouverts.

PACO. Je vous remercie.

ANTONIO, très innocemment. Si vous aviez eu envie, d'ailleurs, de jeter un petit coup d'œil, ici ou là, vous auriez pu le faire. (Temps bref.) En mon absence, il y a un instant. (Se doute-t-il que cela s'est produit ? On ne sait pas. Devant une légère réaction des trois.) Je plaisante, bien entendu.

PACO. Monsieur Fabrizzi, j'aimerais vous poser deux ou trois questions.

ANTONIO. Avec plaisir, Inspecteur, avec plaisir.

PACO. Mettons que ce soit en vue...

ANTONIO. ... D'une décoration, par exemple ? (Sardi et Nera sursautent.) Je plaisante encore. Je ne sollicite aucun honneur.

PACO. Commençons par le commencement. Vous êtes né, paraît-il, à Cassino.

ANTONIO. Oui.

PACO. C'est ennuyeux.

ANTONIO. Ennuyeux, pourquoi ?

PACO. L'état civil de Cassino a brûlé pendant la guerre. Vous l'ignoriez ?

ANTONIO. Non, bien sûr. Mais qu'importe ! L'affreux n'est pas que des papiers aient brûlé, mais l'admirable abbaye !

PACO. Les papiers sont tout de même utiles. Ils permettent de vérifier...

ANTONIO. Quoi donc, Inspecteur ? Qu'on existe ? En ce qui me concerne, j'existe, je ne songe pas à le nier. Et je m'en félicite même !

PACO. Passons. Naturellement, vous n'avez plus de famille à Cassino ?

ANTONIO. Je n'en avais qu'au cimetière. Mais lui-même a disparu. Ils ont même bombardé les morts.

PACO. Oui. Oui. Et ailleurs, j'imagine, vous n'avez pas de famille non plus ?

ANTONIO. Plus beaucoup, hélas ! Une cousine, seulement.

PACO. Une cousine ? Je n'y comptais pas ! Où est-elle ?

ANTONIO. En Amérique.

PACO. C'est grand, l'Amérique.

ANTONIO. En Amérique du Nord !

PACO, ironique. Ah ! Vous m'en direz tant !

ANTONIO. Voulez-vous que j'essaie de vous chercher son adresse ?

PACO, ironique. Inutile. Vous ne la retrouveriez pas. Revenons à Cassino. Vous avez fait des études ? Dans quel collège ?

ANTONIO. J'ai surtout travaillé chez moi. Nous étions pauvres à la maison.

PACO. Quelles études ?

ANTONIO. Ce qu'on appelle une teinture.

PACO. Une teinture ? Dites-moi : j'ai vu sur ce rayon quelques livres... qui ne sont pas de la teinture ! « Mathématiques et Poésie » ! « Le Mystère des Nombres » ! Vous faites des mathématiques ?

ANTONIO. Un simple violon d'Ingres, avec la flûte, si j'ose dire ! Les mathématiques et la musique, comme vous savez...

PACO, légèrement nerveux. Ça va bien ! Ensuite ?

ANTONIO. Ensuite ?

PACO. Jusqu'à votre arrivée ici ?

ANTONIO. J'ai été... ici et là, Inspecteur.

PACO. Ici et là ?

ANTONIO. Vous désirez des précisions ? Eh bien ! j'ai été en France, en Grèce...

PACO. Vous appelez ça des précisions ? Où avez-vous fait fortune ?

ANTONIO. Fortune ? Mais je n'ai pas fait...

PACO. Aux Etats-Unis, sans doute ?

ANTONIO. Pourquoi aux Etats-Unis ?

PACO. C'est ça, hein ? On fait fortune là-bas, comme tout le monde, et on revient s'amuser dans la vieille Europe ! Avouez que vous vous amusez !

ANTONIO. C'est vrai, je m'amuse.

PACO. Et à quoi ?

ANTONIO. Mais à vivre, Inspecteur, à vivre !

SARDI, *près d'exploser*. Fabrizzzi !

ANTONIO. Monsieur le Directeur.

PACO, à Sardi. Laissez. (A Antonio.) Continuons de bavarder amicalement. Ça ne vous ennuie pas, au moins ?

ANTONIO. Du tout ! C'est un plaisir, au contraire ! Je crains seulement de vous faire perdre du temps. Et vous avez votre travail !

PACO. Ne vous inquiétez pas de lui. Je le fais. J'essaie même de bien le faire.

ANTONIO. J'en suis certain. (Temps. Petit regard.) Voulez-vous boire quelque chose ?

PACO. Merci.

ANTONIO, à Nera. J'ai quelques pieds de vigne, comme vous savez. Ils me font un assez bon vin.

NERA, *brutalement*. On vous a dit : non.

ANTONIO. Excusez-moi.

PACO. Continuons. Donc, vous arrivez ici il y a sept ans.

ANTONIO. Voyons... (Il cherche.) Oui, je crois, sept ans.

PACO. Voilà enfin une précision !

ANTONIO, *tout de suite*. Est-ce sept ans ou une semaine ? (Paco sursaute.) Vous le savez, Inspecteur : on a découvert que le temps... (Geste exprimant l'incertitude.)

PACO. Je sais. Pourquoi êtes-vous venu ici ?

ANTONIO. Pourquoi n'y serais-je pas venu ? Je me suis posé... Comme un oiseau ! Demande-t-on à un oiseau pourquoi il choisit telle branche ?

PACO, *ironique*. En effet. (Temps bref.) Vous avez acheté cette maison ? Combien ?

ANTONIO. Ma foi, je ne sais plus.

NERA. Sept cent mille liras.

ANTONIO. Merci, Commissaire.

PACO. Voilà donc une seconde précision. Bon. Vous payez vos impôts. Vous n'êtes pas marié. Vous n'avez pas, par conséquent, de problèmes. (Regard interrogatif d'Antonio.) Je vous le répète, je ne fais pas une enquête.

ANTONIO. Je comprends très bien. Nous bavardons. Vous brossez un tableau.

PACO. Dites-moi, à propos de tableau, vous en avez un là... (Il contemple le tableau.) C'est une « Multiplication des Pains » ?

ANTONIO. Oui, Inspecteur.

PACO. Je n'y connais rien, mais il a l'air beau.

ANTONIO. C'est un Vinci, Inspecteur.

(Paco, Sardi et Nera sursautent. Un silence. C'est tellement énorme qu'on préfère ne pas discuter. Paco se contente d'avaler sa salive. Antonio poursuit paisiblement.)

Nous disions que je payais mes impôts et que je n'étais pas marié.

PACO. Vous avez une servante qui paraît vous vénérer.

ANTONIO. Anna est un peu simple. J'aime les gens simples. Je suis simple, moi-même.

PACO. Ah ! oui ?

SARDI, *sur le point d'éclater à nouveau*. Fabrizzzi !

PACO, à Sardi. Je vous en prie. (A Antonio, un peu plus nerveusement.) Monsieur Fabrizzzi, je ne m'amuserai pas plus longtemps à jouer au plus fin avec vous. Vous avez déjà deviné, j'en suis sûr, les motifs de cette visite. (Temps bref.) Monsieur Fabrizzzi, depuis des années, vous avez, à un nombre de gens que j'ignore, prêté de l'argent à trois pour cent d'intérêt. Dans le même temps, vous avez reçu de l'argent d'autres personnes et à celles-ci vous avez promis en général trente pour cent de revenu. Vous concevez qu'on s'inquiète.

ANTONIO. Pour moi ?

PACO. Pas seulement.

ANTONIO. Mais pourquoi ?

PACO. Disons que la chose paraît anormale. (Regard d'Antonio.) Si vous préférez : inhabituelle.

ANTONIO, *ton de l'innocente plaisanterie*. Si je faisais le contraire, évidemment... Je veux dire : si je prenais trente et donnais trois... (A Sardi.) N'est-ce pas, monsieur le Directeur ? (Sardi va bondir.) Je plaisante toujours. Comme toutes les banques sérieuses, vous donnez trois et prenez neuf !

SARDI, *furieux*. Fabrizzzi, je n'admets pas...

PACO, *calmant Sardi une fois de plus*. Ne vous énervez pas. (A Antonio.) Excusez M. Sardi. Et convenez que son étonnement est compréhensible.

ANTONIO. Naturellement. C'est moi qu'il faut excuser.

PACO. Seulement, monsieur Fabrizzzi, je dois comprendre, je suis là pour ça.

ANTONIO. Que voulez-vous comprendre, Inspecteur ? Vous y parviendrez, j'en suis sûr.

PACO. Donner trente et toucher trois, ça n'existe pas.

ANTONIO. Si ! Vous voyez bien !

PACO. Ça ne peut pas durer longtemps, en tout cas.

ANTONIO. Pourquoi ?

PACO. Un jour, les créanciers viendront, les débiteurs fuiront. Et alors, que se passera-t-il ?

ANTONIO, à Sardi. Que se passerait-il, monsieur le Directeur, si tous vos clients réclamaient leur argent ? Et les clients de toutes les banques et les créanciers de l'Etat ?

PACO. Monsieur Fabrizzzi, les règles qui régissent les actions des Etats ne sont pas les mêmes...

ANTONIO. Je l'avais entendu dire.

PACO. Je vais être plus précis. Imaginez que je fasse passer une note dans la presse, conseillant à vos clients de vous réclamer leur argent. Que se passera-t-il ?

ANTONIO. Si vous jugez de votre devoir de le faire, Inspecteur, il faut le faire ! Nous verrons alors...

PACO. Nous n'en sommes pas là ! Je n'exclus pas à votre sujet des hypothèses... non délictueuses ! Encore faudrait-il que vous me prouviez... (Antonio le regarde. Paco se sent assez désarmé.) Vous me direz que les suspects n'ont pas à prouver leur innocence et que c'est à la police à prouver les culpabilités.

ANTONIO. Je ne me serais pas permis, mais puisque vous me le rappelez ! Cela est juste, n'est-ce pas ? L'individu est si désarmé !

PACO, *après un petit temps*. Monsieur Fabrizzzi, je suppose que vous tenez une comptabilité des opérations que vous pratiquez ?

ANTONIO. Opération est un grand mot, Inspecteur.

PACO. Je veux dire que vous notez quelque part ce que vous prêtez et ce qu'on vous confie.

ANTONIO. Ou noir.)

PACO. C'est t

ANTONIO. Ce

SARDI, *les int*

n'est-ce p

PACO. Un ir

Antonio.)

d'œil ? (Il

noir.)

ANTONIO. Je v

très simpl

ce que j'a

voyez ce

(Sardi et l

SARDI. La cuis

celui-ci !

PACO. Ne noi

plus simpl

sur une afi

SARDI. Vous a

PACO. Je sais

(A Antoni

monsieur I

ANTONIO. Ceri

n'est pas c

(Nera pren

et la tend

PACO. Voilà qu

ANTONIO, avec

C'est une s

mis au tra

pardon : qu

PACO. Pour le

Je vais seu

les six dern

ANTONIO. Une

PACO. Deux, m

soustraction

ce que vou

des deux ci

vous voulez

(Il poursuit

non pas inqu

ANTONIO. Je sui

PACO. Désolé, p

ANTONIO. Je ne

PACO. Ah ! oui.

ANTONIO. Vous i

PACO. Dites to

ANTONIO. C'est

cule — de..

petite supers

PACO, *ton d'amie*

SARDI, à Paco. Il

ANTONIO, à Paco

vous le croire

inexact. (Et c

suis désolé, n

(Ce qu'il fait.

PACO, *vainement*

ça, monsieur

ANTONIO. Vous a

vos visite e

SARDI, à Paco. Ir

ANTONIO. Inspeci

porte plainte

4. Fabrizio !
ntonio, un peu
zi, je ne m'amu-
plus fin avec
suis sûr, les
ref.) Monsieur
avez, à un
de l'argent à
même temps,
s personnes et
ral trente pour
on s'inquiète.

ormale. (Regard
oiuelle.

ie. Si je faisais
x dire : si je
Sardi.) N'est-ce
di va bondir.)
es les banques
z neu
is...

Ne vous énervez
li. Et convenez
sible.

Il faut excuser.
je dois com-

e, Inspecteur ?

ça n'existe pas.

ps, en tout cas.

nt, les débiteurs
1 ?

il, monsieur le
éclamaient leur
les banques et

qui régissent les
nêmes...

vez que je fasse
onseillant à vos
nt. Que se pas-

voir de le faire,
verrons alors...

n'exclus pas à
n délictueuses !
uviez... (Antonio
sarmé.) Vous me
à prouver leur
e à prouver les

is, mais puisque
te, n'est-ce pas ?

eur Fabrizio, je
tabilité des opé-

, Inspecteur.

quelque part ce
confie.

ANTONIO. Oui. Sur ce carnet. (Il montre le petit carnet noir.)

PACO. C'est tout ?

ANTONIO. Ce n'est pas suffisant ?

SARDI, les interrompant, à Paco. L'affaire est entendue, n'est-ce pas, Inspecteur ?

PACO. Un instant encore, mon cher Directeur. (A Antonio.) Vous permettez que je jette un coup d'œil ? (Il s'est vivement emparé du petit carnet noir.)

ANTONIO. Je vous en prie. (Paco ouvre le carnet.) C'est très simple. En commençant d'un côté, vous avez ce que j'ai prêté. En commençant de l'autre, vous voyez ce que j'ai reçu.

(Sardi et Nera pensent étouffer.)

SARDI. La cuisinière de ma mère avait un carnet comme celui-ci !

PACO. Ne nous plaignons pas ! Les comptabilités les plus simples sont les meilleures. J'étais récemment sur une affaire : il y avait trois quintaux de livres !

SARDI. Vous avez peut-être raison. Il va suffire...

PACO. Je sais ce que j'ai à faire, mon cher Directeur. (A Antonio.) Auriez-vous une feuille de papier, monsieur Fabrizio ?

ANTONIO. Certainement. Attendez... (Il cherche.) Ce n'est pas que j'écrive beaucoup...

(Nera prend une feuille de musique sur le rayon et la tend à Paco.)

PACO. Voilà qui fera l'affaire.

ANTONIO, avec regret. Si vous voulez. (Temps bref.) C'est une sonate de Scarlatti. (Silence. Paco s'est mis au travail sur le carnet.) Je vous demande pardon : que faites-vous, Inspecteur ?

PACO. Pour le moment, je regarde les choses en gros. Je vais seulement faire une petite addition ; sur les six derniers mois, par exemple.

ANTONIO. Une addition, Inspecteur ?

PACO. Deux, même, si vous permettez. Suivies d'une soustraction. Ce qu'on vous a confié, d'une part ; ce que vous avez prêté, de l'autre. Du plus gros des deux chiffres, j'enlèverai le plus petit et, si vous voulez bien, nous parlerons de la différence.

(Il poursuit son travail. Un silence. Antonio paraît non pas inquiet, mais désolé. Il s'arme de courage.)

ANTONIO. Je suis désolé, Inspecteur...

PACO. Désolé, pourquoi ? (Il continue.)

ANTONIO. Je ne puis vous laisser faire ces calculs.

PACO. Ah ! oui. Vraiment ?

ANTONIO. Vous n'allez pas me comprendre.

PACO. Dites toujours.

ANTONIO. C'est une question — c'est tout à fait ridicule — de... de principe. Ou, plutôt, c'est une petite superstition. Voilà : une petite superstition.

PACO, ton d'amical reproche. Monsieur Fabrizio !

SARDI, à Paco. Il se moque de vous, Inspecteur !

ANTONIO, à Paco, d'un ton désolé. J'étais certain que vous le croiriez. Je suis désolé. C'est tout à fait inexact. (Et comme Paco continue son travail.) Je suis désolé, mais je dois vous reprendre ce carnet. (Ce qu'il fait.)

PACO, vainement menaçant. Vous ne devriez pas faire ça, monsieur Fabrizio.

ANTONIO. Vous avez eu la bonté de me le rappeler : votre visite est tout amicale.

SARDI, à Paco. Inspecteur, vous n'allez pas... ?

ANTONIO. Inspecteur, vous ne voudriez pas que je porte plainte pour abus de pouvoir, violation de

domicile ? Je ne le ferais pas, bien entendu, mais...

NERA, menaçant. Fabrizio, à votre place...

ANTONIO, toujours à Paco. Bien entendu, si quelqu'un se plaignait de moi, ce serait votre droit et votre devoir de revenir. Avec les autorisations nécessaires. Et ce serait mon devoir à moi de vous recevoir...

NERA. Comptez que nous reviendrons !

ANTONIO. Ce sera un plaisir pour moi aussi.

NERA. Et nous verrons bien...

ANTONIO. Une belle devise, Commissaire : nous verrons bien ! (A Paco.) Vous ne voulez vraiment rien boire ? (Un temps.) J'ai été heureux de vous connaître. (A Sardi.) Vous oubliez votre chapeau, monsieur le Directeur. (A Nera.) Mes hommages à votre femme, Commissaire.

(Il a accompagné les trois hommes à la porte. En effet, depuis qu'il a repris son carnet à Paco, celui-ci s'est levé et a paru renoncer, au moins momentanément, et les deux autres ont adopté la même attitude.)

PACO, à Antonio, avant de sortir, sans méchanceté aucune, comme s'il s'agissait d'un jeu. Vous serez pris : c'est mathématique.

ANTONIO, comme s'il ignorait le sens du mot. Mathématique ?

PACO. Il faut toujours finir par faire des comptes. Et, ce jour-là, aussi sûr que deux et deux font quatre...

ANTONIO, comme s'il espérait démontrer le contraire à Paco. J'aimerais vous revoir et bavarder encore avec vous, Inspecteur. Si je vais à Rome, je me permettrai... (Il a ouvert la porte et jeté un coup d'œil dehors.) Ah ! Voici le docteur !

(Sardi, Nera et Paco disparaissent. Le docteur paraît.)

Alors, Docteur, comment s'est passé l'accouchement ?

LE DOCTEUR. Très mal : ce sont des jumeaux et le père gagne trente mille lires par mois. Où est votre servante, monsieur Fabrizio ?

ANTONIO. Je vais vous conduire auprès d'elle.

(Il entraîne le docteur vers l'intérieur de la maison. Au moment de sortir, une pensée le traverse. Il revient vers la table et y prend le petit livre qu'il glisse dans sa poche. Puis il disparaît avec le docteur. Il y a un petit temps, puis la porte donnant sur la rue s'ouvre doucement. Le commissaire Nera paraît. Il entre en laissant la porte ouverte. Il va rapidement vers la table, croyant y trouver le carnet. Il est déçu. Il jette un coup d'œil inutile dans les tiroirs, puis dans le coffre dont le contenu le fait rêver un instant. Quand il est près du coffre, il se trouve caché pour quelqu'un venant du dehors. On voit alors entrer précautionneusement, par la porte ouverte, Amélia qui, donc, ne voit pas Nera. Amélia est une très jolie fille brune de dix-sept ans. Elle est sale, dépenaillée et a les pieds nus. Elle s'approche de la table, ouvre un tiroir, plonge la main.)

NERA. Salut, Amélia ! (Amélia sursaute, se retourne, découvre Nera, va s'envoler. Nera lui coupe la retraite.) Tu ne bouges pas. Cette fois-ci, ma fille...

AMÉLIA. Commissaire !

NERA. Tu la boucles ! Tu la boucles et tu viens avec moi !

AMÉLIA, suppliante. Non, Commissaire !

NERA. Et c'est à mon tour de te boucler. Allons-y !

AMÉLIA. Commissaire, je vous en prie ! Je ferai...

NERA. Hein ?

AMÉLIA. Je ferai ce que vous voudrez, Commissaire.

(Elle est prête à tout et doit aussi faire allusion à certaines choses qui se sont passées entre elle et le Commissaire.)

NERA. Je n'ai envie de rien ! *(Il réfléchit un instant.)* Attends ! *(Un temps.)* Tu as de la chance. Je suis trop bon. Voilà la vérité.

AMÉLIA, *ironique sous une apparente servilité.* Oui, Commissaire.

NERA. Tu piques un plateau de pêches, il y a deux mois, chez le fruitier ; la semaine dernière, cinq cent liras chez l'épicier et, aujourd'hui, je te pince la main dans un tiroir ! Ça ne fait pas un pli : c'est la taule, ou plutôt, vu ton âge, la maison de redressement. Heureusement, tu peux me rendre service ; alors, donnant donnant. Je vais essayer de te placer ici. Tu as entendu parler du type qui habite là ? Il s'appelle Fabrizzi. Lui, cinq cents liras ou un plateau de pêches, ça ne l'intéresse pas : il voit plus grand. Malheureusement, je ne peux pas le coincer sans preuves et il est malin. Tu auras l'œil et l'oreille, et tu viendras me raconter. D'accord ? Si tu préfères que je t'embarque, tu le dis. Non ? Parfait. Encore un détail : si tu aperçois un petit carnet noir, tu me l'apportes. Compris ? *(Amélia va dire quelque chose.)* Ferme ton bec ! Le voilà. *(Antonio paraît, avec le docteur.)*

ANTONIO. Vous avez oublié quelque chose, Commissaire ? *(Apercevant Amélia.)* Bonjour, Mademoiselle.

(Amélia fronce les sourcils. Elle n'est pas habituée à s'entendre appeler « Mademoiselle ».)

NERA. Votre porte est toujours ouverte, Fabrizzi. C'est très imprudent. Je suis revenu...

ANTONIO. Je vous demande un instant, Commissaire. Je ne voudrais pas retenir le docteur. Il a beaucoup de travail. *(Au docteur.)* Combien vous dois-je ?

LE DOCTEUR. Mille liras.

ANTONIO. Je suis content que ce ne soit qu'une entorse. *(Il prend un billet dans le coffre. Amélia, qui aperçoit le contenu de celui-ci, ouvre de grands yeux.)*

LE DOCTEUR, à Antonio. Je reviendrai vous voir.

ANTONIO. Quand vous voudrez, Docteur.

LE DOCTEUR. Il me faudrait un appareil de radioscopie.

ANTONIO. A votre disposition.

LE DOCTEUR. Bonsoir, monsieur Fabrizzi.

ANTONIO. Bonsoir, Docteur. *(Le docteur est sorti. Au commissaire.)* Voilà. Je suis à vous, Commissaire.

NERA. J'imagine que votre servante va être indisponible quelques jours. *(Il montre Amélia.)* Je voulais vous proposer cette gamine. Elle ne sait rien faire, mais elle le fera de tout son cœur. *(A Amélia.)* N'est-ce pas, poulette ?

(Antonio regarde Amélia. Il hésite. Il est légèrement troublé aussi.)

ANTONIO. C'est très aimable à vous, Commissaire.

NERA. Vous feriez une bonne action.

ANTONIO. Vous croyez ?

NERA. Vous vous méfiez ?

ANTONIO. Je ne me méfie de personne.

NERA, *ironiquement.* Bravo !

ANTONIO. Cela m'a toujours réussi.

NERA. Alors ? *(Temps bref.)* J'ajoute que vous m'obligerez personnellement.

ANTONIO. Voilà qui achève de me décider, Commissaire.

NERA. Elle s'appelle Amélia. Elle est du bas quartier. *(A Amélia.)* Remercie M. Fabrizzi, poulette.

ANTONIO. Non. C'est vous que nous devons remercier, Commissaire.

NERA, *tout de même un peu gêné.* Bon. Je vous laisse.

ANTONIO. Vous ne songez qu'à rendre service. Comment vous dire... ?

NERA, *il allait sortir. Il se retourne. On dirait qu'il va éclater.* Ecoutez, Fabrizzi...

ANTONIO, *l'œil bleu.* Oui, Commissaire.

NERA. Non. Rien. *(Il sort très vite.)*

(Un petit silence. Antonio et Amélia se regardent. Antonio n'a attaché aucune importance à la sortie un peu bizarre de Nera.)

ANTONIO, à Amélia. Eh bien ! ça ne t'ennuie pas de venir chez moi ? Tu sais, il n'y a pas beaucoup de travail. *(Amélia se tait toujours.)* C'est bien Amélia, n'est-ce pas ? Attends-moi un instant. *(Il sort vers l'intérieur de la maison. Seule, Amélia semble hypnotisée par le coffre. Elle s'en approche, va l'ouvrir... Mais Antonio revient, l'ordonnance à la main. Amélia s'écarte du coffre.)* Tu vas d'abord aller chez le pharmacien avec l'ordonnance du docteur. Le commissaire te l'a dit : ma vieille servante s'est fait mal. *(Un petit temps.)* Quand tu reviendras, tu visiteras la maison. Toute seule : ce sera plus amusant. Tout est ouvert. Pour la nourriture, je ne suis pas difficile ; tu demanderas à Anna. J'aime des choses très simples, mais je veux qu'elles soient très bonnes. *(Un temps, encore.)* En allant chez le pharmacien, tu en profiteras pour acheter du sel et de l'huile..., d'olive, naturellement. Pour l'argent, quand il t'en faut, tu en prends dans ce tiroir si c'est une petite somme, et dans ce coffre s'il t'en faut davantage. *(Un temps, toujours.)* Maintenant, je voudrais faire un peu de musique. *(Il commence à préparer sa flûte et sa musique, sans plus se soucier d'Amélia. Celle-ci est complètement effarée. Elle se dirige vers le tiroir, puis réfléchit et va vers le coffre. Elle y prend un billet.)* Prends-en aussi pour toi. Tu as sûrement besoin de pas mal de choses. Besoin ou envie. *(Amélia le regarde. Il est tout à sa musique. Elle prend, non sans une espèce de crainte, un second, puis un troisième billet.)* Ah ! il y a une autre question : où vas-tu dormir ? *(Il réfléchit.)* Tu pourrais rentrer chez toi le soir. Ou, alors, il y a une petite chambre à côté de la mienne. Tu peux la prendre. *(Amélia le regarde. Il n'a, de toute évidence, pas l'ombre d'une arrière-pensée. Il a repris la feuille de musique qu'il a donnée à Paco.)* Achète-moi aussi une gomme. On a écrit des chiffres sur ma musique : c'est dégoûtant. *(Il commence à jouer un très joli petit air de musique ancienne : un air ironique qui paraît se moquer du monde.)*

(Amélia sort.)

RIDEAU

Antonio
et regard
donnant
comme p
alors, sui
marche a
talons. E
elle port
et déchir
table où
paquets.)

AMÉLIA, sitô
elle extr
s'agrandi
chaussure
revient u
stupeur j

AMÉLIA. Cinq
J'ai déper
En le voi
joyeuse,
Antonio,
trente mi
cinquante

ANTONIO, pai
AMÉLIA. Ça
pouvais p
qui me f
un orage
reprendro
peut-être,

ANTONIO. Tu
AMÉLIA. Lui
robe, le s
ANTONIO. Tu
AMÉLIA, les
Mais, alor

ANTONIO. Evi
AMÉLIA, mon
Trente mi
ANTONIO. Ça
AMÉLIA. Et je
rendu cir
devais ! Il

ANTONIO. Tu
AMÉLIA. Tou
cassés.) Je
ANTONIO. Une
AMÉLIA, inqu

ANTONIO. Si !
AMÉLIA. C'est
vous aime
cou d'Ant
ANTONIO, apr
Amélia...

acte

2

Trois jours après.

Antonio paraît, un peu rêveur. Il va sur la terrasse et regarde le paysage. Dès qu'il y est, la porte donnant sur la rue s'ouvre assez brutalement, comme poussée par un coup de pied. Amélia paraît alors, surchargée de paquets de toutes formes. Elle marche avec peine dans des chaussures à très hauts talons. Elle est allée aussi chez le coiffeur, mais elle porte toujours sa robe du premier acte, sale et déchirée. Elle ne voit pas Antonio et va vers la table où elle se décharge brutalement de tous ses paquets.)

AMÉLIA, *sitôt les paquets tombés. Mince, les œufs!* (Et elle extrait du tas un sachet où une tache s'agrandit. Elle s'assied ensuite pour ôter ses chaussures, avec satisfaction, va fermer la porte, revient vers ses paquets, les regarde avec une stupeur joyeuse, sort une pièce de sa poche.)

AMÉLIA. Cinquante liras! Il me reste cinquante liras! J'ai dépensé... (A ce moment, Antonio se manifeste. En le voyant, Amélia s'effondre. Sa conscience, de joyeuse, devient presque tragique. Elle s'adresse à Antonio, comme si elle se confessait.) J'ai dépensé trente mille liras! (Précisant.) Trente mille moins cinquante!

ANTONIO, *paisiblement*. Tu aurais dû te faire livrer.

AMÉLIA. Ça fait trois jours que je résiste! Je n'en pouvais plus! C'est votre faute : tous ces billets qui me faisaient de l'œil! (Comme pour prévenir un orage.) Si vous y allez vous-même, ils vous reprendront tout et vous rendront l'argent! Sauf, peut-être, les chaussures : j'ai marché avec!

ANTONIO. Tu as été chez le coiffeur? Tu as bien fait.

AMÉLIA. Lui non plus ne rendra pas l'argent. Mais la robe, le sac, les bas...

ANTONIO. Tu as trouvé ce que tu voulais?

AMÉLIA, *les yeux au ciel*. Si j'ai trouvé! (Réalisant.) Mais, alors, je garde tout?

ANTONIO. Evidemment.

AMÉLIA, *montrant les paquets*. Vous avez entendu? Trente mille liras!

ANTONIO. Ça me paraît très bon marché.

AMÉLIA. Et je n'ai pas piqué ça, je vous jure! J'ai même rendu cinq cents liras à l'épicier... que je lui devais! Il n'en revenait pas!

ANTONIO. Tu as pensé aux œufs?

AMÉLIA. Tout de même! (Se souvenant qu'ils sont cassés.) Je... vous ferai une omelette tout à l'heure...

ANTONIO. Une omelette?

AMÉLIA, *inquiète*. Vous ne les aimez pas?

ANTONIO. Si! Enormément!

AMÉLIA. C'est vrai? (Soulagée, ivre de joie.) Ah! je vous aime! (Et, très innocemment, elle saute au cou d'Antonio et l'embrasse.)

ANTONIO, *après un petit temps de trouble, peut-être*. Amélia... As-tu pensé à acheter une savonnette?

AMÉLIA. Non.

ANTONIO. Tu as le cou tout sale.

AMÉLIA. Ça vous dégoûte?

ANTONIO. Non, mais... il faut être propre! (Comme pour se faire pardonner.) Achète-toi aussi de l'eau de Cologne!

AMÉLIA. Pourquoi? Je ne sens pas bon?

ANTONIO. Si, très bon. (De plus en plus troublé.) C'est même curieux...

AMÉLIA. C'est le soleil et la mer! Je me baigne tout le temps!

ANTONIO. L'eau de mer ne lave pas.

AMÉLIA. Elle ne peut pas tout faire! C'est déjà assez agréable... (Petit geste exprimant la volupté qu'il y a à être dans l'eau.)

ANTONIO, *pris d'une très légère panique*. Il faut que je fasse un massage à Anna.

AMÉLIA. Vous voulez que je lui fasse?

ANTONIO. Non, il vaut mieux... Oui, il vaut mieux... Pardon... (Il sort très vite.)

(Amélia cherche une seconde à comprendre ce départ rapide, mais revient très vite à ses paquets, avec excitation. Elle en ouvre un qui contient une robe. Elle la sort. Elle commence ensuite à enlever la guenille qui la couvre et elle a déjà le dos nu quand on frappe à la porte.)

AMÉLIA. Entrez! (Ottavia paraît. Il sursaute en voyant Amélia qui se recouvre pudiquement.) Entrez, Monseigneur! Vous voulez voir monsieur Fabrizzi?

OTTAVIA. En effet, mon enfant, mais... (Il est fâcheusement surpris.)

AMÉLIA. Je vais le chercher. Asseyez-vous. (Elle va sortir. Elle montre ses paquets avec un orgueil enfantin.) Faites pas attention, c'est à moi! (Elle réfléchit.) C'est tout de même pas leur place! (Elle les reprend en hâte.) Il y en a pour trente mille liras! Vous vous rendez compte! (Elle passe près d'Ottavia pour sortir et laisse tomber un paquet. Elle s'arrête et montre le paquet d'un signe de tête à Ottavia.) Ça ne vous fera-t-rien? (Ottavia ramasse le paquet d'un air pincé.) Merci. (Cette fois-ci, elle va sortir, mais elle pense soudain qu'elle a oublié de baisser l'anneau de monseigneur. Elle refait un pas en arrière pour s'acquitter de cette marque de respect puis sort en appelant.) Monsieur Fabrizzi! Monsieur Fabrizzi!

(Seul, Ottavia marque nettement son désarroi devant un tel accueil. Antonio paraît.)

ANTONIO, *ton de la surprise agréable*. Monseigneur!

OTTAVIA. Oui, c'est encore moi, monsieur Fabrizzi.

ANTONIO. J'en suis très heureux.

OTTAVIA, *avec un regard soit vers la porte par où est sortie Amélia, soit vers un objet oublié par elle*. Peut-être ai-je tort de revenir.

ANTONIO. Pourquoi cela?

OTTAVIA. C'est une impression que je viens d'avoir.

ANTONIO. Monseigneur, je pense que vous avez réfléchi au sujet du séminaire? Vous avez eu raison. Il ne faut pas laisser les soucis nous envahir.

OTTAVIA. Monsieur Fabrizio, je ne suis pas venu vous parler d'argent.

ANTONIO. Ah! Excusez-moi.

OTTAVIA. Et si, depuis trois jours, j'ai réfléchi, en effet, c'est à votre sujet, non à celui du séminaire. Et je viens encore de parler de vous au père Eustacio, votre curé. (*Mouvement d'Antonio.*) Ne me dites pas qu'ils est votre ami et non votre pasteur! « Hic jacet lepus », précisément! Là est la question!

ANTONIO. Quelle question, Monseigneur?

OTTAVIA. Monsieur Fabrizio, je n'ai pas le goût, ni, hélas! les moyens de connaître votre situation exacte, vos méthodes, l'origine de vos ressources...

ANTONIO. Ne vous inquiétez pas, Monseigneur.

OTTAVIA. Mes craintes sont d'ordre moral, uniquement.

ANTONIO, *imperceptiblement ironique.* J'entends bien!

OTTAVIA. Mais comment ne point appréhender tôt ou tard un scandale...?

ANTONIO. Pourquoi un scandale?

OTTAVIA, *passant.* Et il n'y a qu'un moyen d'écarter cette menace, monsieur Fabrizio: il vous faut être des nôtres!

ANTONIO. Qu'entendez-vous par là, Monseigneur?

OTTAVIA. Soyez de notre grande et puissante famille! Famille spirituelle avant tout, bien entendu, mais aussi famille de chair! Soyez-en même avec ostentation! Cela nous sera agréable!

ANTONIO. Vraiment, Monseigneur?

OTTAVIA. Monsieur Fabrizio, les plus naïfs de ceux qui vous connaissent vous tiennent, m'a-t-on dit, pour ce qu'on nomme un saint laïque!

ANTONIO. C'est tout à fait ridicule!

OTTAVIA. C'est surtout dépourvu de sens! Hors de l'Eglise, si j'ose dire, point d'auréole! Mais que vous rejoigniez nos rangs, rien ne s'oppose plus, alors...

ANTONIO. Vous me faites un grand honneur.

OTTAVIA. J'ai parlé de notre agrément. Parlerai-je de votre tranquillité?

ANTONIO. Ma tranquillité?

OTTAVIA. Si vous rencontriez quelque difficulté, nous pourrions intervenir...

ANTONIO. Je vous remercie.

OTTAVIA. Nous avons de grands moyens. Vous seriez assuré..., je ne dirai pas d'une certaine impunité...

ANTONIO. Je pense bien!

OTTAVIA. Acceptez! J'aurai plaisir à accepter à mon tour la somme que vous me proposez!

ANTONIO, *à peine ironique.* Je suis très touché.

OTTAVIA. Mesurez ce que je vous offre, monsieur Fabrizio! Une place dans un ordre, que dis-je? dans un monde...

(*Il est interrompu par l'arrivée d'Amélia qui repart dans la robe qu'elle a achetée. Elle est ravissante.*)

AMÉLIA. Il n'y a pas de glace dans la maison?

ANTONIO. Il faudra en acheter une.

AMÉLIA. Alors, dites-moi, en attendant...

ANTONIO. Tu es très jolie. (*Il regarde Amélia avec un œil ébloui qui n'échappe pas à Ottavia.*)

AMÉLIA, *à Ottavia.* Et vous, Monseigneur, votre avis?

OTTAVIA, *pincé et gêné à la fois.* Il me semble... En effet...

AMÉLIA. Evidemment, c'est pas votre rayon! Je vais la montrer aux copines!

(*Elle sort. Ottavia est de plus en plus gêné et pincé.*)

ANTONIO, *pour excuser Amélia.* C'est sans doute sa première vraie robe, Monseigneur.

OTTAVIA. C'est vous qui la lui avez offerte?

ANTONIO. Non. (*Légère satisfaction d'Ottavia.*) Je lui ai dit de prendre de l'argent. (*Temps bref.*) Ma vieille servante a eu un petit accident. Cette enfant la remplace.

OTTAVIA. Ce n'est plus une enfant, monsieur Fabrizio. (*Regard d'Antonio.*) En serait-elle une encore, je ne crois pas que vous lui rendiez service...

ANTONIO. Monseigneur, si une robe peut apporter un peu de bonheur...

OTTAVIA. Prenez garde au sens des mots, monsieur Fabrizio! Une robe ne peut donner du bonheur!

ANTONIO. Pourquoi pas? Quand on vous a remis celle que vous portez...

OTTAVIA, *bondissant.* Monsieur Fabrizio, vous n'allez pas comparer, je pense... (*Il pense étouffer.*) Ma robe, comme vous dites, symbolise...

ANTONIO. Celle d'Amélia aussi, Monseigneur, symbolise...

(*Un silence.*)

OTTAVIA. Monsieur Fabrizio, je vous ai fait une proposition.

ANTONIO. Je ne sais si je l'ai bien comprise.

OTTAVIA. Je suis certain que si.

ANTONIO. Alors, je regrette...

OTTAVIA, *sans surprise.* Vous refusez, naturellement?

ANTONIO. Je vous remercie de m'offrir, comme vous dites, une place. Mais c'est que les places, justement... Je tiens à très peu de chose, mais...

OTTAVIA, *ironique.* A la liberté peut-être?

ANTONIO. C'est un grand mot...

OTTAVIA. Si vous étiez libre, vous ne l'êtes plus! Et vous repoussez la main que je vous tends alors que celles de cette fille vous tiennent!

ANTONIO. Quelle fille? Amélia? Où avez-vous vu...?

OTTAVIA. Sur votre visage, monsieur Fabrizio! Et sa présence vous éclaire d'une lumière...

ANTONIO, *sincèrement surpris.* Une lumière, vraiment?

OTTAVIA. Satan montre le bout de l'oreille! Qu'un mystère plane sur vous, soit! Tout mystère n'est point condamnable et la charité exige qu'on suppose le meilleur, mais depuis un instant...

ANTONIO. Amélia? Je la connais à peine!

OTTAVIA. Il ne faut qu'un moment.

ANTONIO. Il y a entre elle et moi... ne serait-ce que l'âge!

OTTAVIA. C'est là une distance qui rapproche souvent.

ANTONIO. C'est inconcevable! Jusqu'ici...

OTTAVIA. Jusqu'ici? (*Antonio ne répond pas. Ottavia rompt, renonçant à savoir quelque chose du passé d'Antonio.*) C'est moi qui suis un naïf, monsieur Fabrizio. Quand j'aurai passé cette porte, vous rirez, sans doute. Je vous dis cependant de prendre

garde. La dit-on, très homme à (*Il se dirige*

ANTONIO, *brus*

OTTAVIA. Heir

ANTONIO. Vou

OTTAVIA. Quoi

ANTONIO. Elle

je l'ignorai

OTTAVIA. Qu'e

ANTONIO. Vous

vu tout de

OTTAVIA. Gran

ANTONIO. Sans

reconnaiss

vraiment, p

OTTAVIA. En

les bornes

monsieur F

(*Amélia rep*

AMÉLIA. Oh!

OTTAVIA, *se c*

bénisse, mo

AMÉLIA. On di

OTTAVIA. Je m

effort et, à

appel à vot

AMÉLIA, *bonne*

je peux fai

OTTAVIA, *ulcér*

vous! C'est

AMÉLIA. Ah!

OTTAVIA. Pren

perdre...

AMÉLIA. Encor

moins que

OTTAVIA, *renon*

Fabrizzi, je

AMÉLIA, *après*

la regarde d

seigneur? (

me répondr

ANTONIO. Pard

musique, co

AMÉLIA, *de del*

lette?

ANTONIO. Quan

AMÉLIA, *toujou*

avec?

ANTONIO. On v

(*Amélia rep*

main, avec

AMÉLIA. Alors,

ANTONIO. Bien

AMÉLIA. Un bo

robe.) On p

lires... (*Recl*

ANTONIO. Tu ai

AMÉLIA, *comme*

laquelle.

(*Antonio jo*

troublé.)

ANTONIO. Tu ai

AMÉLIA, *polie.*

rire, fais-mo

Amélia avec un
a.)
r, votre avis ?
e semble... En
yon ! Je vais la
plus gêné et
sans doute sa
erte ?
Ottavia.) Je lui
mps bref.) Ma
nt. Cette enfant
onsieur Fabrizzi,
une encore, je
service...
eut apporter un
mots, monsieur
er du bonheur !
vous a remis
zzi, vous n'allez
se étouffer.) Ma
...
seigneur, symbo-
us ai fait une
nprise.
r, naturellement ?
frir, comme vous
les places, juste-
se, mais...
-être ?
e pêtes plus ! Et
vous tends alors
ennent !
avez-vous vu... ?
r Fabrizzi ! Et sa
ière...
umière, vraiment ?
e l'oreille ! Qu'un
out mystère n'est
rité exige qu'on
s un instant...
peine !
t.
ne serait-ce que
rapproche souvent.
d'ici...
épond pas. Ottavia
ue chose du passé
un naïf, monsieur
cette porte, vous
pendant de prendre

garde. La meilleure des femmes, qui n'est point, dit-on, très éloignée de la pire, peut conduire un homme à sa perte, vous entendez, à sa perte ! (Il se dirige vers la porte.)
ANTONIO, brusquement. Monseigneur !
OTTAVIA. Hein ?
ANTONIO. Vous avez raison... au sujet d'Amélia !
OTTAVIA. Quoi ?
ANTONIO. Elle est pour moi ce que vous avez dit et je l'ignorais !
OTTAVIA. Qu'est-ce que vous dites ?
ANTONIO. Vous êtes venu, Dieu merci ! Et vous avez vu tout de suite... Vous avez l'habitude !
OTTAVIA. Grand Dieu !
ANTONIO. Sans vous, je l'aurais laissée repartir ! Quelle reconnaissance je vous dois ! Vous ne voulez pas, vraiment, pour votre séminaire... ?
OTTAVIA. En vérité, monsieur Fabrizzi, vous passez les bornes du cynisme et de l'insolence ! Adieu, monsieur Fabrizzi... (Amélia réparait.)
AMÉLIA. Oh ! ça ne va pas, Monseigneur ?
OTTAVIA, se calmant tant bien que mal. Dieu vous bénisse, mon enfant.
AMÉLIA. On dirait qu'il veut s'y mettre.
OTTAVIA. Je me tournerai vers vous dans un dernier effort et, à défaut d'une morale douteuse, je ferai appel à votre bon sens populaire...
AMÉLIA, bonne fille et se méprenant. Qu'est-ce que je peux faire pour vous, Monseigneur ?
OTTAVIA, ulcéré. Ce n'est pas moi qui ai besoin de vous ! C'est vous...
AMÉLIA. Ah ! Pardon !
OTTAVIA. Prenez garde ! Si peu que vous ayez à perdre...
AMÉLIA. Encore moins que ça, Monseigneur, encore moins que ça !
OTTAVIA, renonçant. Je décline toute responsabilité, Fabrizzi, je décline toute responsabilité ! (Il sort.)
AMÉLIA, après un petit silence. Tandis qu'Antonio la regarde avec tendresse. Qu'est-ce qu'il a. Monseigneur ? (Antonio ne répond pas.) Vous pourriez me répondre. (Elle disparaît.)
ANTONIO. Pardon. (Il se prépare à faire un peu de musique, comme pour se distraire de ses pensées.)
AMÉLIA, de dehors. A quelle heure voulez-vous l'omelette ?
ANTONIO. Quand tu voudras.
AMÉLIA, toujours dehors. Qu'est-ce que vous voulez avec ?
ANTONIO. On verra. Ça ne presse pas. (Amélia réparait, dans une blouse, sa robe à la main, avec du fil et une aiguille.)
AMÉLIA. Alors, je peux rester une minute ?
ANTONIO. Bien sûr.
AMÉLIA. Un bouton qui se trotte ! (Elle montre sa robe.) On pourrait acheter une robe de cent mille lires... (Rectifiant.) Je suppose, bien entendu !
ANTONIO. Tu aimes la musique ?
AMÉLIA, comme si elle aimait la bonne. Ça dépend laquelle. (Antonio joue quelques mesures, puis s'arrête, troublé.)
ANTONIO. Tu aimes cet air ?
AMÉLIA, polie. Vous ne connaissez pas « Fais-moi rire, fais-moi pleurer » ? C'est une chanson.

ANTONIO. Non.
AMÉLIA, après un silence. Vous lui avez refusé du fric à Monseigneur ?
ANTONIO. Non.
AMÉLIA. Qu'est-ce qu'il voulait dire avec mon bon sens populaire ? Il me mettait en boîte ?
ANTONIO. Pas du tout.
AMÉLIA. Il y a des gens qui vous trouvent mystérieux. C'est ça qui énerve Monseigneur ?
ANTONIO. Ne t'inquiète pas.
AMÉLIA. Pour un évêque, c'est embêtant de ne pas aimer les mystères.
ANTONIO. Dis-moi, j'espère que, toi, tu me trouves... ordinaire ?
AMÉLIA. Tout ce qu'il y a.
ANTONIO. Tu as raison.
AMÉLIA. Vous faites le même boulot que Giulio Mauri, non ?
ANTONIO. Que fait Giulio Mauri ?
AMÉLIA. Il prête de l'argent. Un jour, ma mère a voulu lui tirer cinq mille lires. Elle m'a envoyée. Elle pensait que j'aurais plus de chances. Ça n'a pas empêché ce cochon de me prendre aussi cinquante pour cent ! Enfin, sur le papier !
ANTONIO. Sur le papier ?
AMÉLIA. De toute façon, il ne les reverra jamais, ses cinquante pour cent, pas plus que les cinq mille lires ! Il a beau japper qu'il a une signature. (Elle se tord.) La signature de ma mère !
ANTONIO. J'aimerais connaître ta mère, Amélia.
AMÉLIA. Ça ne presse pas.
ANTONIO, après un petit temps. Amélia...
AMÉLIA, le coupant sans le faire exprès. Vous vous défendez mieux que Giulio Mauri. Vous avez combien dans ce coffre ? Faites attention, on pourrait vous en piquer, je vous parle en connaissance. (Temps bref. Antonio va parler. Elle le devance encore.) Pourquoi vous n'avez pas la télévision ? Moi, c'est mon rêve ! Un jour, l'épicier Marcello m'a emmenée la voir chez lui, la télévision. Sa femme était à Rome. C'était l'après-midi. Il n'y avait pas de programme. Le salaud. Je râlais tellement que j'ai été voir le commissaire. Je suis bien tombée ! De chose en machin, comme on dit. Il m'a forcée à faire un tour en bagnole avec lui ! C'était le jour, quoi !
ANTONIO. Je n'ai pas l'électricité.
AMÉLIA, ahurie. Hein ?
ANTONIO. Pour la télévision.
AMÉLIA. Il y a des postes à piles ! (Temps bref.) Vous avez remarqué, les tuiles vous tombent en série ? Je me rappelle, le lendemain...
ANTONIO, la coupant. Tu y tiens beaucoup, à ces souvenirs ?
AMÉLIA. Je n'y tiens pas, c'est eux qui me tiennent !
ANTONIO. Eh bien, pour les oublier, il faut d'abord ne pas en parler !
AMÉLIA. Possible ! Mais je croyais que vous m'aimiez un peu et, quand on aime les gens, on s'intéresse... (Regard d'Antonio. Elle a fini de recoudre son bouton.) Ça y est. (Temps.) Je vous casse les oreilles, hein ? (Elle se lève et va sortir.)
ANTONIO. Attends !
AMÉLIA. Vous avez un bouton à recoudre ?
ANTONIO. Non. (Regard interrogatif d'Amélia.) Ecoute, Amélia...
AMÉLIA. Je ne fais que ça.

ANTONIO, *comme intimidé*. Ecoute...

AMÉLIA. Eh bien, allez-y! Qu'est-ce que vous avez? (*Elle croit deviner.*) Pardon! Je suis la dernière des gourdes! C'est mes petites histoires qui vous ont donné des idées? J'avais pas compris! Ça n'avait pas l'air d'être votre genre! Et puis, c'est le tarif de la Via Veneto, à ce qu'on raconte! (*Elle rit, pas de très bon cœur. Antonio lève la main pour la gifler. Elle l'arrête aisément. On voit qu'elle a l'habitude.*) Hein? Qu'est-ce qui vous prend? Vous rigolez? Qu'est-ce que vous croyez? (*Antonio la regarde un instant puis sort très vite.*) Il est complètement dingue! Moi, les dingues... (*Elle bondit vers l'intérieur de la maison et en revient avec quelques affaires personnelles qu'elle va rassembler dans un linge dont elle nouera les angles. Pendant ce temps, Nera paraît.*) C'était trop beau. (*Elle voit Nera.*) Bon, voilà l'autre!

NERA. Où vas-tu?

AMÉLIA. En taule, si vous voulez!

NERA. Pas si vite! Tu as des tuyaux?

AMÉLIA. Zéro.

NERA. Tout de même, depuis trois jours...

AMÉLIA. Ou c'est un jobard, ou c'est un malin.

NERA. C'est un malin.

AMÉLIA. Dans les deux cas, je ne joue plus, c'est trop facile ou pas assez.

NERA. Ne t'inquiète pas, j'ai une idée!

AMÉLIA. Encore? Désolée, commissaire.

NERA. Qu'est-ce qui est arrivé?

AMÉLIA. Pas croyable! On causait gentiment. Tout d'un coup...

NERA. Je vois. Parfait. Il te saute dessus.

AMÉLIA. Vous rigolez, commissaire? Vous me connaissez, je n'en ferais pas un drame! Non, ça serait plutôt le contraire.

NERA. Comment ça, le contraire?

AMÉLIA. Oui, c'est moi qui... Enfin, je le croyais timide. Et ça me paraissait correct, après la robe et le reste...

NERA. Bon! Et alors?

AMÉLIA. Vous ne me croyez pas, il a voulu me gifler! J'ai juste eu le temps de le bloquer. Avec ma mère, j'ai l'habitude. Mais, justement, je suis sevrée. (*Elle va sortir.*)

NERA. Reste là!

AMÉLIA. Pas question.

NERA. Je veux avoir ce type!

AMÉLIA. Faites ça tout seul! Vos histoires, je n'y comprends rien! Moi, le fric, sorti de la dépense...

NERA. Tu ne veux pas qu'il te paie la gifle?

AMÉLIA. Vous savez, ça ne vaut pas cher.

NERA. Je te dis que je veux l'avoir! Et, en plus, il se fout du monde?

AMÉLIA. Si personne ne se plaint?

NERA. Je ne suis pas obligé de le prendre à cause de ses histoires d'argent. Il suffit que je le coince sur n'importe quoi. Tu n'as pas envie de servir la Justice, Amélia?

AMÉLIA. Elle ne peut pas se servir toute seule?

NERA. Ce sera facile, tu vas voir. Demain matin, tu passeras au commissariat. Avec ta mère, ça fera mieux, si elle n'est pas trop saoule, bien entendu. Là, je te dirai ce qu'il faudra me raconter. Ensuite, tu me signeras un petit papier. Ce sera fini.

AMÉLIA, *méfiant*, après un petit temps. Commissaire, dites-moi tout de suite ce qu'il faudra dire.

NERA. Tu me déclareras que Fabrizzi t'a sauté dessus. Rien d'extraordinaire, tu vois! Tu viens de me dire toi-même...

AMÉLIA. Bon. Qu'est-ce qui se passera ensuite?

NERA. Eh bien, tu as 17 ans. Tu es mineure.

AMÉLIA. Et puis après?

NERA. Quand on fait ça à une mineure, c'est grave.

AMÉLIA. Sans blague?

NERA. Trois mois à trois ans! Et, encore, si elle est consentante!

AMÉLIA. Et alors, et vous, Commissaire?

NERA, *géné*. Je ne vois pas ce que tu veux dire.

AMÉLIA. Vous aussi, vous êtes un malin, Commissaire. Un jour vous dites: On va s'amuser tous les deux, et un autre jour vous parlez de trois ans de taule!

NERA. Toi, tu ne risques rien!

AMÉLIA. C'est encore heureux!

NERA. Alors, c'est d'accord?

AMÉLIA, après un petit silence. Tout de même, si je disais non, Commissaire?

NERA. Je ne te le conseille pas. J'ai la plainte de l'épicier pour ses 500 liras. Je l'ai laissée dormir. Tu veux que je la réveille?

AMÉLIA. Je l'ai remboursé, l'épicier.

NERA. Ce qui est fait est fait, les plaintes ont la vie dure.

AMÉLIA. Si j'avais su!

NERA. J'ai visité la maison de correction. Je t'ai raconté?

AMÉLIA. Oui, Commissaire.

NERA. Alors, tu as tous les éléments pour réfléchir et toute la nuit pour ça. A demain, j'espère.

(*Il va sortir, mais Antonio paraît.*)

ANTONIO. Bonsoir, commissaire. Vous m'attendiez?

NERA. Non.

ANTONIO. J'aurais été désolé. C'est pour Amélia que vous êtes venu, alors? Il n'y a pas de difficultés pour elle?

NERA. Ça ne dépend que d'elle.

ANTONIO. Je vous ai une grande reconnaissance de me l'avoir amenée, Commissaire. C'est une jeune fille merveilleuse, oui, vraiment merveilleuse.

(*Amélia est persuadée qu'Antonio se moque d'elle.*)

NERA, dans le même sentiment. Qu'est-ce que je te disais, Amélia? Tu n'as pas l'impression... (qu'il se moque de toi?)

AMÉLIA. Si.

ANTONIO, à Nera, en montrant Amélia. Sans doute êtes-vous venu lui donner quelques conseils? Je vous en remercie. (*A Amélia.*) Tu peux écouter le commissaire, c'est un homme loyal et expérimenté... (*Le commissaire sort, furieux, sans un mot. Après un petit temps, Antonio poursuit avec Amélia.*) Il est un peu nerveux, c'est bien naturel, il a tellement de soucis. (*Temps.*) Je te demande pardon pour mon geste. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

AMÉLIA. N'en parlons plus.

ANTONIO, remarquant le baluchon préparé par Amélia. Tu voulais repartir?

AMÉLIA. Ne faites pas attention.

(*Un silence. Amélia est très soucieuse. Antonio va prendre un livre sur le rayon et essayer de lire. Il aura du mal. Très vite, d'abord, il remarque qu'Amélia est préoccupée.*)

ANTONIO. Tu as un petit problème?

AMÉLIA. O
ANTONIO. S
un faux
AMÉLIA, éc
commis
ANTONIO. V
AMÉLIA. V
Et quan
lui décl
vous avi
vous le
commis
(*Antoni*
ANTONIO. II
AMÉLIA. Vo
ANTONIO. Je
AMÉLIA. Ça
j'aurai d
ANTONIO. Tu
AMÉLIA. Ma
Dans les
je serais
ANTONIO. A
AMÉLIA. C'e
ANTONIO. II
AMÉLIA. Si
ANTONIO. Pa
AMÉLIA. Je n
la tête d
sait rien?
ANTONIO. Je
AMÉLIA. Alo
ANTONIO. On
sortir d'u
donc laiss
AMÉLIA. Pas
ANTONIO. Si t
de graves
AMÉLIA. Et,
ANTONIO. On
essayer.
AMÉLIA, après
ANTONIO. Tu
AMÉLIA. Pas
ANTONIO. J'av
AMÉLIA, regar
vous lisez
nombres...
ANTONIO, avec
AMÉLIA, rever
il faut être
la part du
filou. Alor
propos des
Qu'est-ce
ANTONIO. Tu
AMÉLIA. Ah!
pas être la

AMÉLIA. Où voyez-vous ça ?

ANTONIO. Sur le bout de ton nez. Je te parie que c'est un faux problème.

AMÉLIA, éclatant après une dernière hésitation. Le commissaire est une ordure !

ANTONIO. Veux-tu te taire !

AMÉLIA. Vous savez ce qu'il voulait ? Me demander... Et quand je dis : me demander ! ... D'aller, demain, lui déclarer, avec ma mère, s'il vous plaît ! ... que vous aviez couché avec moi ! Vous saisissez ? Alors, vous le trouvez toujours loyal et expérimenté, le commissaire ? Expérimenté, je veux bien encore...
(Antonio ne répond pas tout de suite.)

ANTONIO. Il faut faire ce qu'il te demande.

AMÉLIA. Vous rigolez ?

ANTONIO. Je suis sûr que c'est pour ton bien.

AMÉLIA. Ça, dans un sens, oui. Si je ne marche pas, j'aurai des ennuis.

ANTONIO. Tu vois ?

AMÉLIA. Mais, si je marche, c'est vous qui en aurez. Dans les trois ans, paraît-il. Et encore, parce que je serais consentante !

ANTONIO. Ah ? Tu serais consentante ?

AMÉLIA. C'est plus vraisemblable, non ?

ANTONIO. Il faut aller voir le commissaire.

AMÉLIA. Si c'est pour m'éviter les ennuis...

ANTONIO. Pas seulement.

AMÉLIA. Je ne comprends rien. Vous voulez vous payer la tête du commissaire ? Vous le tenez et il n'en sait rien ?

ANTONIO. Je ne tiens personne.

AMÉLIA. Alors, vous êtes tombé sur le crâne.

ANTONIO. On ne sait jamais tout le bien qui peut sortir d'un mal, ni tout le mal d'un bien. Il faut donc laisser le présent décider. Tu as compris ?

AMÉLIA. Pas un mot.

ANTONIO. Si tu ne vas pas voir le commissaire, tu auras de graves ennuis, et tout de suite...

AMÉLIA. Et, si j'y vais, vous ne prévoyez pas...

ANTONIO. On ne peut jamais prévoir, il ne faut pas essayer.

AMÉLIA, après un petit temps. Vous êtes drôle.

ANTONIO. Tu trouves ?

AMÉLIA. Pas drôle au sens de rigolo.

ANTONIO. J'avais bien compris.

AMÉLIA, regardant ce que lit Antonio. Qu'est-ce que vous lisez ? (Elle regarde.) « Temps, espaces et nombres... » C'est un roman ?

ANTONIO, avec un sourire. Oui.

AMÉLIA, revenant bien vite à son souci. Remarquez, il faut être juste, c'est pas de la vacherie pure de la part du commissaire. Il pense que vous êtes un filou. Alors, comme il ne peut pas vous prendre à propos des trucs que vous faites... (Temps bref.) Qu'est-ce que vous faites, exactement ?

ANTONIO. Tu le sais.

AMÉLIA. Ah ! oui, comme Giulio Mauri ? Ça ne doit pas être la même chose. Lui, on lui fiche la paix.

Voyons, que j'essaie de comprendre. Vous donnez de l'argent, c'est ça ?

ANTONIO. Si tu veux.

AMÉLIA. Et vous le prenez où, cet argent ?

ANTONIO. On m'en donne.

AMÉLIA. Et on vous en donne autant que vous en donnez ?

ANTONIO. Il faut croire.

AMÉLIA. « Il faut croire », c'est pas une réponse.

ANTONIO. Tu crois ?

AMÉLIA. Et vous pensez que ça durera ?

ANTONIO. Pourquoi pas ?

AMÉLIA. Vous donnez de l'argent, c'est tout ? Vous ne parlez pas aux gens ?

ANTONIO. Pour dire quoi ?

AMÉLIA. Un jour, il est venu un Américain à la maison, de la part de Jehovah. Il nous a parlé.

ANTONIO. Et alors ?

AMÉLIA. Ce qu'on a pu rigoler !

ANTONIO. Tu vois.

AMÉLIA. En tout cas, il a l'air comme vous, votre boulot.

ANTONIO. Comme moi ?

AMÉLIA. Pas méchant. Un peu dingue. Ou, alors, vous nous possédez tous en dessous.

ANTONIO. Amélia...

AMÉLIA, regardant vers la terrasse. Vous voulez que j'allume le cierge ?

ANTONIO. On a le temps.

AMÉLIA. Pour faire le dîner, il me faut tout de même dix minutes. Vous pouvez encore lire un peu.

ANTONIO. Regarde ce coucher de soleil ! Comme il fait beau depuis trois jours ! (Amélia va sortir.) Amélia, pourquoi es-tu venue ?

AMÉLIA. Vous voulez le savoir ?

ANTONIO. Il y a trois jours. Pourquoi ?

AMÉLIA. C'est vrai, j'aurais dû vous le dire ! Eh bien, je passais devant votre porte...

ANTONIO. Ce n'est pas ce que je te demande !

AMÉLIA. Ah ?

ANTONIO. Ce n'est pas à toi, d'ailleurs, que je le demande.

AMÉLIA, de plus en plus étonnée. A qui, alors ? On n'est que tous les deux !

ANTONIO. Justement, c'est à ce chiffre deux que je pensais ! (Il sourit.)

AMÉLIA. Pourquoi ? Vous êtes contre ?

ANTONIO. Mais non ! (Il rompt le charme.) Tu peux allumer le cierge, comme tu dis. Et vas-y demain à dix heures, chez le commissaire, sans faute ! Et sois polie avec lui !

AMÉLIA. Ne m'en demandez pas trop !

ANTONIO. Et, avec l'omelette, fais donc quelques pâtes. Et je mangerai un peu de jambon aussi, il y en a un pendu dans la cave. Tu en couperas trois belles tranches, une pour toi, une pour Anna... Tu en profiteras pour monter un fromage, pas trop sec...
(Pendant cette réplique, le rideau tombe.)

RIDEAU

acte

3

Le lendemain matin.

Antonio, Nera et Paco sont en scène.

Antonio tient un pigeon vivant dans ses mains, tout palpitant. Nera regarde Antonio avec une colère contenue. Paco observe le tout avec une curiosité extrême, mais amusée.

ANTONIO, détendu, comme toujours. Souvent, des pigeons entrent ici et ne savent plus comment ressortir ! Cela nous arrive aussi...

NERA. Ecoutez : étouffez-le ou lâchez-le !

ANTONIO, au pigeon. J'aime les pigeons et je n'aime pas le pigeon : tu as de la chance. (Il va vers la terrasse et lâche le pigeon. En revenant.) Nous allons avoir encore une belle journée. Vous avez remarqué, quand on ne voit pas Rome...

NERA, le coupant brutalement. Fabrizzzi !

ANTONIO. Commissaire ?

NERA. Je viens de vous annoncer qu'Amélia m'a fait une déclaration très grave et vous chassez le pigeon !

ANTONIO. Chaque chose en son temps, Commissaire.

NERA. Avez-vous oublié l'âge d'Amélia ?

ANTONIO. Dieu, non !

NERA. Et vous connaissez le code ?

ANTONIO. De vue, Commissaire.

NERA. Cette fois-ci, vous êtes coincé, Fabrizzzi ! Même si c'était Amélia qui vous avait sauté dessus, même si sa mère avait tenu la chandelle...

ANTONIO, ton du reproche amical. Commissaire !

NERA. Même si vous épousiez Amélia (Antonio tréssaille.) Simple supposition ! Idiote ! Je vous le répète, vous ne vous en sortirez pas ! Et si, par miracle, vous vous en sortiez, c'est Amélia qui trinquerait. Je n'ai qu'un signe à faire ! (Il s'aperçoit qu'Antonio ne l'écoute pas.) Vous m'écoutez ?

ANTONIO, revenant à lui. Excusez-moi, Commissaire.

NERA, désorienté. Vous ne protestez pas ?

ANTONIO. Protester ? Pourquoi ?

NERA. Les coupables protestent toujours.

ANTONIO. Ils ont raison.

NERA. J'aurais pu ne pas croire Amélia ?

ANTONIO. Vous auriez eu tort.

NERA. Les femmes sont menteuses.

ANTONIO. Pas Amélia.

NERA, s'esclaffant. Elle est bien bonne !

ANTONIO. Je ne comprends pas, Commissaire. Vous avez reçu, enregistré une déclaration. En votre âme et conscience, vous m'avez dit y ajouter foi. Protester équivaudrait de ma part à nier votre savoir-faire, pis, votre équité !

NERA. Vous avez fini ?

ANTONIO. Pourquoi m'inquiéterais-je, d'ailleurs ? L'affaire est entre vos mains.

NERA, stupéfait. Ça a l'air de vous rassurer ?

ANTONIO. Je pense bien ! Quelquefois, à vous entendre, on pourrait croire que vous ne m'aimez pas ! Mais je l'ai bien remarqué : tous vos gestes m'apportent quelque chose.

NERA. Qu'est-ce que vous dites ?

ANTONIO. Quelque chose de neuf et d'important ! Vous m'amenez Amélia, d'abord. Et, maintenant, vous me suggérez...

NERA. Qu'est-ce que je vous suggère ?

ANTONIO. Voyez-vous, Commissaire, j'avais déjà de la sympathie pour vous...

NERA, frisant la congestion. Fabrizzzi !

ANTONIO, avec sollicitude. Il fait déjà chaud, n'est-ce pas ? Voulez-vous boire quelque chose ?

NERA. Ecoutez...

ANTONIO, à Paco. Et vous, Inspecteur ?

PACO. Merci, monsieur Fabrizzzi.

NERA, à Paco. A vous ! Allez-y ! Il y va de ma santé !

PACO. Calmez-vous, Commissaire. Vous allez voir, tout va s'éclaircir. Je vous ai laissé tâter les résistances, comme disent les militaires. (En souriant, à Antonio.) Il n'était pas question de combat d'avant-garde. J'ai simplement admiré votre bon sens.

NERA, écauré. Son bon sens !

PACO. Parfaitement ; M. Fabrizzzi pourrait, en effet, protester. Suggérer que votre fameuse déclaration a été, par exemple..., sollicitée ! Mais il sait bien que nos actions, dans une société bureaucratique, ont moins de valeur que les documents. Qu'importe que ceux-ci relatent des faits réels ou imaginaires ! (Petit silence. Paco s'aperçoit qu'il n'est pas compris.) Bon. Passons ! (A Antonio.) Mon cher monsieur Fabrizzzi, le commissaire a donc dans sa poche une certaine déclaration. Grâce à elle, il pourrait procéder sur-le-champ à votre arrestation et à une perquisition. Je suppose que vous n'y tenez pas ?

ANTONIO. Je tiens à très peu de chose.

PACO. Voilà donc le principe. Si vous étiez n'importe qui...

ANTONIO. Je suis n'importe qui, Inspecteur.

PACO. Pas de fausse modestie. On m'a parlé de vous à Rome. On s'est informé. Vous êtes presque célèbre, presque révééré.

ANTONIO. C'est ridicule.

PACO. Mon cher monsieur Fabrizzzi, on est ce que les autres veulent. Bref, en ce qui vous concerne, on m'a dit : Ne troublons pas les esprits. En termes de politique, la formule est : Pas de vagues ! Quant à cette histoire de fillette, vraie ou fausse, encore une fois, aucune importance : dans nos pays à sang chaud, on ne songe pas toujours à demander un extrait de naissance. (Un temps.) Voilà. (Un temps.) Mais, naturellement, quand on a besoin, de la part du pouvoir, d'une certaine compréhension,

il est natu
pas d'autre
comme fit
La Société
d'argent. E
coup d'œil
quiète, d'a
se soucie p
ou, plus e
règles. Ne
tique ! Ma
(Il perd pi

ANTONIO. Je n

PACO. N'attac

ANTONIO. Just

PACO. N'avez

ANTONIO. Je n

PACO. Croyez-

qui est do

filles... (C'e

nom, déjà

ANTONIO. Am

PACO. Amélia,

Eh bien !

Donnez-mo

NERA. Je ne s

PACO. J'ai des

regret la a

morceaux s

voyez que

ANTONIO, aprè

chercher co

chambre. (

(Un silence

NERA. Il va fi

PACO. Non.

NERA. Moi, je

PACO. Comme

réfléchir. J

NERA. Pourqu

PACO. De tout

NERA. Comme

PACO. Vous s

sachez qu'i

que vous a

Amélia. Vo

et le fonct

que person

NERA. Vous dé

PACO. Je le c

j'essaie de

NERA. Récupéré

PACO, ouvrant

Mon cher,

populaires.

le titre du

« cendante »

(Antonio re

blables à c

ANTONIO. Voil

PACO, s'en em

vais les em

ANTONIO. Natu

PACO, à Nera,

on va savo

il est naturel qu'en échange... (Un temps.) Il n'y a pas d'autre choix : il faut se retirer dans le désert, comme fit votre saint patron, ou alors... (Un temps.) La Société aime comprendre, surtout s'il s'agit d'argent. Elle me demande de jeter en son nom un coup d'œil sur vos petits comptes. Nul ne s'inquiète, d'ailleurs. Votre vie paraît exemplaire. On se soucie plutôt en haut lieu d'une sorte de mépris ou, plus exactement, d'indifférence à l'égard des règles. Ne fût-ce que des règles de X d'arithmétique ! Mais elles sont, vous le savez, la base... (Il perd pied, un peu.) Que craignez-vous ?

ANTONIO. Je me le demande, Inspecteur.

PACO. N'attachez pas à ces carnets une importance...

ANTONIO. Justement, je n'en attache pas.

PACO. N'avez pas l'air de vouloir cacher...

ANTONIO. Je ne veux rien cacher.

PACO. Croyez-moi : je travaille dans l'intérêt général, qui est donc aussi le vôtre et celui de cette jeune fille... (C'est sa dernière cartouche.) Quel est son nom, déjà ?

ANTONIO. Amélia.

PACO. Amélia, camélia, c'est presque un nom de fleur ! Eh bien ! oui, dans son intérêt aussi... (A Nera.) Donnez-moi cette déclaration, Commissaire.

NERA. Je ne suis pas d'accord.

PACO. J'ai des ordres, Commissaire. (Nera lui donne à regret la déclaration. Il la déchire et en pose les morceaux sur la table. A Antonio.) Et voilà ! Vous voyez que j'ai confiance !

ANTONIO, après une dernière hésitation. Je vais vous chercher ces carnets, Inspecteur. Ils sont dans ma chambre. (Il sort.)

(Un silence. Paco fait un « ouf » silencieux.)

NERA. Il va filer.

PACO. Non.

NERA. Moi, je l'aurais embarqué.

PACO. Comme ça doit être agréable de ne jamais réfléchir. Je vous envie.

NERA. Pourquoi avez-vous déchiré cette plainte ?

PACO. De toute façon, elle ne valait rien.

NERA. Comment ça ?

PACO. Vous surveillez les gens, c'est entendu, mais sachez qu'ils vous le rendent. Tout le monde sait que vous avez couché, vous aussi, avec la jeune Amélia. Vous me direz : C'est l'animal qui a couché et le fonctionnaire qui a reçu la plainte. J'ai peur que personne ne fasse la distinction.

NERA. Vous défendez Fabrizzi, maintenant ?

PACO. Je le crois capable de se défendre seul. Moi, j'essaie de le récupérer. Ce sont les ordres.

NERA. Récupérer, qu'est-ce que ça veut dire ?

PACO, ouvrant en même temps un livre d'Antonio. Mon cher, les gouvernements aiment les citoyens populaires. Ils espèrent toujours les utiliser ! (Lisant le titre du livre.) « Précis d'Arithmétique transcendante ». Quelle drôle de lecture !

(Antonio réparait avec plusieurs petits carnets semblables à celui qu'on connaît déjà.)

ANTONIO. Voilà ! Ils y sont tous.

PACO, s'en emparant rapidement. Vous permettez ? Je vais les emporter.

ANTONIO. Naturellement.

PACO, à Nera, en ouvrant un carnet. Vous voyez, Nera, on va savoir.

ANTONIO, s'approchant de Paco. Comme je vous l'ai déjà dit, c'est très simple. (Paco examine le carnet.) En prenant par le commencement, vous avez...

PACO. Quoi ? Les dépôts ? Les prêts ?

ANTONIO. Tout dépend de la première personne qui se présente quand je commence le carnet.

PACO. Hein ?

ANTONIO. Oui, à la réflexion, j'aurais peut-être dû...

PACO. Voyons, ce carnet, par exemple : il commence par quoi ?

ANTONIO. Attendez ! C'est stupide, je ne me souviens pas.

PACO. Vous ne totalisez même pas chaque page ?

ANTONIO. Je suis confus. Comme je vous l'ai dit, les calculs...

PACO. Bien. Donc, prêts ou dépôts... ou le contraire ! (Mouvement de Nera.) Ne vous inquiétez pas, Nera : je trouverai ! (A Antonio.) Mais, après, j'espère que ça suit, soit en montant, soit en descendant ?

ANTONIO. Naturellement, Inspecteur.

PACO. Et, alors, les colonnes s'arrêtent...

ANTONIO. Elles s'arrêtent quand elles se rencontrent.

PACO. Bon. Alors, vous tirez un trait, je pense...

ANTONIO. Un trait ?

PACO, avec un geste explicatif. Pour séparer la colonne montante de la colonne descendante. Pour qu'on sache où s'arrêtent les prêts et où commencent... (Il s'arrête et regarde d'un air de reproche Antonio qui n'a manifestement pas tiré de trait.) Monsieur Fabrizzi...

ANTONIO. Ne vous fâchez pas, Inspecteur. Laissez-moi ces livres. J'ai beaucoup de mémoire. Je reconstituerai...

PACO. Si vous avez de la mémoire, moi, j'ai de la patience.

ANTONIO. Je vais vous donner beaucoup de mal, Inspecteur.

PACO, avant de sortir. Ecoutez, monsieur Fabrizzi : nous gagnerions tous du temps si vous me disiez tout de suite...

ANTONIO, l'œil bleu. Que puis-je vous dire, Inspecteur ?

PACO. Non. Après tout, rien ne presse. (A Nera.) Venez, Commissaire. (A Antonio.) A bientôt, monsieur Fabrizzi.

ANTONIO. Au revoir, Inspecteur. Au revoir, Commissaire, et merci !

(Nera jette un coup d'œil rageur à Antonio et sort derrière Paco. Seul, Antonio a un instant d'inquiétude au sujet de ses carnets, mais il la balaie vite. Quelque chose le préoccupe davantage. Mais, comme pour éloigner cette pensée, il va chercher un petit dérivatif. Il s'approche du couloir donnant vers l'intérieur de la maison.)

ANTONIO. Anna, tu n'as besoin de rien ? (Anna doit répondre que non.) J'attends Amélia. Quelle heure est-il ? (Il doit entendre du bruit dehors.) Ah ! je crois que... (Il va ouvrir la porte donnant sur la rue.) Je me demandais justement...

(Ce n'est pas Amélia qui paraît, mais Mme Sartori, sa mère. C'est un personnage assez extravagant, une vieille ivrognesse, mais, à cette heure assez matinale, elle est encore à jeun et s'est, d'autre part, mise sur son trente et un.)

MADAME SARTORI. Le commandatore Fabrizzi ?

ANTONIO. Fabrizzi, oui. Commandatore, non. (Il réalise.) Oh ! vous êtes la mère d'Amélia ?

MADAME SARTORI. Tout juste, Cavaliere !

ANTONIO. Je ne suis pas cavaliere non plus.

MADAME SARTORI. Où est Amélia ?

ANTONIO. Elle fait quelques courses. Je pensais même...

MADAME SARTORI. Parfait. Ce que j'ai à vous dire...

ANTONIO. Je vous présente mes hommages, madame Sartori. (*Mme Sartori, peu habituée à la formule, ouvre de grands yeux.*) Et mes excuses également. C'était à moi à vous rendre visite. J'y songeais, d'ailleurs, mais vous me devancez. Asseyez-vous, je vous prie. (*Mme Sartori, décontenancée par ces manières, se laisse tomber sur une chaise.*) Il est encore de bonne heure, mais il fait déjà chaud. Que puis-je vous offrir ? Une tasse de café, peut-être ?

MADAME SARTORI. Merci.

ANTONIO. Je fais bien un petit vin... (*Mme Sartori dresse l'oreille.*) ...rosé, et ma cave est fraîche. Je serais heureux...

MADAME SARTORI. Je ne dis pas non.

ANTONIO. Veuillez, alors, m'excuser un instant. (*Il sort. Mme Sartori en profite pour jeter un coup d'œil autour d'elle. Il revient tout de suite avec une bouteille et deux verres.*) Vous regardez ma maison ?

MADAME SARTORI. On dirait un couvent.

ANTONIO, *comme dans une conversation mondaine.* Je n'aime pas les bibelots. Une belle chose suffit dans une pièce. Je partage sur ce point l'avis des Japonais. (*Regard égaré de Mme Sartori qui ignore tout des principes japonais de décoration. Elle regarde maintenant d'un œil vague le tableau.*) « La Multiplication des Pains ». C'est mon miracle préféré, avec « Les Noces de Cana ». (*Il est précisément occupé à servir à boire à Mme Sartori, qui est maintenant trop troublée pour boire tout de suite.*) Et maintenant, chère Madame, qu'est-ce qui me vaut le plaisir... ? (*Mme Sartori est plutôt perdue.*) Je disais : Qu'est-ce qui me vaut le plaisir... ?

MADAME SARTORI. Tout à l'heure, le commissaire m'a convoquée.

ANTONIO. Il a eu raison.

MADAME SARTORI. Il paraît qu'Amélia a été hier matin...

ANTONIO. Je suis au courant.

MADAME SARTORI. ... lui raconter...

ANTONIO, *assez vite.* Oui, oui, je sais.

MADAME SARTORI. C'est honteux, Cavaliere, honteux !

ANTONIO. C'est-à-dire...

MADAME SARTORI. Il n'y a pas d'excuses ! Quand le commissaire m'a dit ça, à jeun, ça m'a fait un coup ! J'en ai encore le cœur qui bat !

ANTONIO. Naturellement, mais...

MADAME SARTORI. Après l'éducation que j'ai donnée à Amélia ! Les sacrifices que j'ai faits pour elle ! Vous n'avez pas d'enfant, Cavaliere ?

ANTONIO. Non. Toutefois...

MADAME SARTORI. Si son pauvre père était là ! Parce que, moi, je l'ai connu, son père ! (*Un temps bref.*) Vous faire ça à vous qui n'avez que des bontés pour elle ! (*Antonio comprend seulement.*) Aller raconter aux flics ce qui se passe chez les gens ! Chez un homme comme vous ! Il faut avoir perdu toute notion de respect et de convenance ! Pour une fois que quelqu'un de bien s'intéresse à elle !

ANTONIO. Ne vous inquiétez pas. Je suis très sensible à votre démarche, mais...

MADAME SARTORI. D'accord, vous avez les moyens. C'est dommage, tout de même. Ça va vous coûter chaud.

ANTONIO. N'anticipons pas.

MADAME SARTORI. A moins que vous n'avez des relations.

ANTONIO. Supposons que non.

MADAME SARTORI. C'est bête de donner de l'argent au gouvernement.

ANTONIO. Je vous en prie, n'en parlons plus.

MADAME SARTORI. Si Amélia était venue se confier à moi... Mais les enfants, de nos jours... On se serait arrangés tous les deux... (*Elle est tout de même un peu gênée. Elle boit une gorgée de vin, pour se donner une contenance.*) C'est vrai, il est bon. (*Un temps bref.*) Remarquez, c'est peut-être encore temps. C'est pour ça que je suis venue. Je me suis dit : Il faut que je répare. C'est le devoir d'une mère, non ? Je pourrais dire au commissaire..., je ne sais pas. A votre avis ?

ANTONIO. Je ne sais pas non plus.

MADAME SARTORI. Moi, qu'est-ce que je demande, hein ? Que tout le monde soit content !

ANTONIO. C'est une excellente pensée.

MADAME SARTORI. Seulement, Amélia m'a coûté cher.

ANTONIO. J'en suis certain.

MADAME SARTORI. Il faut être juste...

ANTONIO. Naturellement.

MADAME SARTORI. C'est une belle orange, mon Amélia. C'est normal que celui qui la cueille...

ANTONIO. Vous avez bien fait de venir, madame Sartori. Je suis sûr que nous allons nous entendre.

MADAME SARTORI. Je pensais bien, Cavaliere, je pensais bien.

ANTONIO. Amélia n'a pas de prix. La moindre part d'elle-même, son moindre geste, aucun chiffre ne peut en exprimer la valeur, aucune somme ne peut la payer !

MADAME SARTORI, *inquiète.* Hein ?

ANTONIO. Il serait donc impossible, inconcevable...

MADAME SARTORI. Dites donc, si vous pensez vous en tirer comme ça...

ANTONIO, *avec un petit geste d'apaisement.* Mais pour vous qui êtes sa mère, c'est autre chose ! Il est naturel... (*Mme Sartori est perdue.*) Je ne suis pas riche. (*Mme Sartori fronce les sourcils.*) Je ne suis pas pauvre non plus. En fait, ces mots n'ont guère de sens. Mais j'ai de l'argent dans ce coffre. (*Il montre le coffre.*) Prenez ce qu'il vous faut.

MADAME SARTORI. ... Comprends pas.

ANTONIO. Prenez sans compter. Ne vous gênez pas.

MADAME SARTORI. Est-ce que vous vous foutez de moi ?

ANTONIO. Allez ! madame Sartori ! allez ! (*Mme Sartori, bien qu'incrédule, se décide à aller ouvrir le coffre. Son contenu la fait sauter.*) Vous avez un sac, c'est parfait. (*Mme Sartori, comme prise de vertige, avale une nouvelle gorgée de vin.*) Si vous aimez mon petit vin, je vous en ferai porter une pièce.

MADAME SARTORI, *croquant rêver.* Une pièce ? Une pièce de vin ?

ANTONIO. « Noyons nos soucis dans le vin, comme disait Horace, demain, nous prendrons la mer immense ! » (*Il boit, lui aussi, une gorgée.*)

MADAME SARTORI, *égarée.* Monsieur Fabrizzii...

ANTONIO, CH
frante, j

MADAME SAR
me sens

ANTONIO. Bic
qui ce q

mouveme
être inju

Vous ave

(Il s'arrê

tori para

maintena

dit : « F

Fabrizz

d'une so

donnerai

MADAME SAI

cette tra

très heur

vouliez n

ANTONIO. AV

MADAME SAR

Mais il

modeste

ANTONIO. Ce

MADAME SAR

cuser... (

trois ban

peu turb

lent ! (Pe

a conside

ment.) Bc

AMÉLIA. Mai

MADAME SAR

AMÉLIA, à A

MADAME SAR

seul tabl

Amélia ?

montrer

(Elle réfl

AMÉLIA, à m

avait fait

ANTONIO, à 1

MADAME SAR

ANTONIO. Ell

MADAME SAR

tous les t

son verre

mais le v

AMÉLIA. Mac

MADAME SAR

serait un

avance !

ANTONIO. Ou

A

ABONNE/
DANS

les moyens.
à vous coûter

avez des rela-

de l'argent au

plus.

se confier à
On se serait
de même un
vin, pour se
il est bon.
peut-être encore
Je me suis
devoir d'une
missaire..., je

je demande,
ent!

ça coûté cher.

mon Amélia.
...

madame Sar-
nous entendre.
rière, je pensais

moindre part
cun chiffre ne
somme ne peut

concevable...

pensez vous en

ent. Mais pour
ch ! Il est
Je suis pas
ils.) Je ne suis
ots n'ont guère
s ce coffre. (Il
ous faut.

ous gênez pas.

foutez de moi ?

! (Mme Sartori,
ouvrir le coffre.
ez un sac, c'est
le vertige, avale
ous aimez mon
ne pièce.

èce ? Une pièce

le vin, comme
ndrons la mer
gorgée.)

rizzzi...

ANTONIO. Chère madame Sartori, vous n'êtes pas souffrante, j'espère ?

MADAME SARTORI, avec inquiétude. Au contraire ! Je me sens trop bien !

ANTONIO. Bien entendu, je ne ferais pas pour n'importe qui ce que je fais pour la mère d'Amélia. (Léger mouvement de Mme Sartori.) Je sais, c'est peut-être injuste. Mais ne suis-je pas votre débiteur ? Vous avez mis Amélia au monde...

(Il s'arrête, car, depuis quelques instants, Mme Sartori paraît avoir subi une transformation, achevée maintenant. Tout s'est passé comme si elle s'était dit : « Pourquoi ne serais-je pas celle pour qui Fabrizzzi me prend ? » A moins qu'il ne s'agisse d'une sorte d'ivresse à rebours, une ivresse qui donnerait de la dignité.)

MADAME SARTORI, après un petit silence qui achève cette transformation. Monsieur Fabrizzzi, je serais très heureuse de vous recevoir à mon tour. Si vous vouliez me faire le plaisir, un de ces jours...

ANTONIO. Avec joie, madame Sartori, avec joie !

MADAME SARTORI. En toute simplicité, bien entendu ! Mais il vous sera peut-être agréable de voir le modeste foyer où Amélia a grandi.

ANTONIO. Certainement.

MADAME SARTORI. Je vous demanderai seulement d'excuser... (Antonio a un geste d'accord.) Il me reste trois bambins... (Réfléchissant.) Non, quatre ! Un peu turbulents ! Heureusement, le fond est excellent ! (Pendant cette réplique, Amélia est entrée et a considéré sa mère avec stupeur et mécontentement.) Bonjour, ma petite fille.

AMÉLIA. Maman ! Qu'est-ce que tu fais là ?

MADAME SARTORI. Je connais mon devoir.

AMÉLIA, à Antonio, avec scepticisme. Son devoir ?

MADAME SARTORI, montrant le tableau à Amélia. Un seul tableau, comme au Japon, tu as remarqué, Amélia ? (A Antonio, avec un petit geste pour montrer Amélia.) Son père aussi était un artiste. (Elle réfléchit.) Non, c'était un autre.

AMÉLIA, à mi-voix, à Antonio. Qu'est-ce que vous lui avait fait ? Vous l'avez fait boire ?

ANTONIO, à mi-voix aussi. A peine.

MADAME SARTORI. Qu'est-ce que tu dis, ma chérie ?

ANTONIO. Elle dit qu'elle aimerait connaître le Japon.

MADAME SARTORI. Quel rêve ! Nous pourrions y partir tous les trois ! (Antonio veut lui remplir à nouveau son verre.) Non, je vous en prie ! Il est délicieux, mais le vin entre les repas...

AMÉLIA. Madone ! Un miracle !

MADAME SARTORI. Pour en revenir à ce prêt, car ce serait un prêt, bien entendu ! Pas même, une simple avance !

ANTONIO. Oui. Oui.

MADAME SARTORI. Certes, elle me rendrait service. J'attends des rentrées...

ANTONIO. Je vous ai dit : ce que vous voudrez, madame Sartori..

MADAME SARTORI. Une femme seule, avec une grande fille...

ANTONIO. Vous avez beaucoup de mérite.

MADAME SARTORI. Et trois bambins... (Elle en oublie toujours un.) Non : quatre ! Et les chefs de famille... (Geste signifiant : envolés !) Phuiiii ! Vous savez ce que c'est ?

ANTONIO. Je devine.

MADAME SARTORI, très digne, après un petit temps. Mais, après ce qui s'est passé entre Amélia et vous, vous comprendrez que je ne puisse accepter. Vous pourriez croire que je profite..., que je profite d'une situation...

AMÉLIA. Maman ! Tu penses vraiment ce que tu dis ?

MADAME SARTORI, comme réveillée par la question d'Amélia. Hein ? Qu'est-ce que j'ai dit ? Qu'est-ce qu'il m'a fait dire ? Fichons le camp, Amélia ! Fichons le camp ! Il a dû mettre une drogue dans son vin pour me faire croire à des choses ! M'emmener ailleurs, dans un autre monde ! Fichons le camp, Amélia !

AMÉLIA. Moi, je suis bien ici.

MADAME SARTORI. A ton aise ! Mais prends garde ! Amélia : c'est le Diable, c'est le Diable ! (Elle a désigné Antonio, lui fait un geste d'exorcisme et s'enfuit.)

(Un petit silence. Amélia va chercher un balai.)

AMÉLIA. Qu'est-ce qu'elle est venue faire, ma mère ?

ANTONIO. Une visite.

AMÉLIA, revenant avec le balai. Je vous demande pardon.

ANTONIO. De quoi ?

AMÉLIA, commençant à balayer. De ma mère.

ANTONIO. Je suis content d'avoir fait sa connaissance.

AMÉLIA. Moi, quand je la vois et que je me dis : Un jour, je lui ressemblerai peut-être...

ANTONIO. Je suis sûr qu'à ton âge elle devait être charmante.

AMÉLIA. Il paraît. Comment le savez-vous ?

ANTONIO. Elle n'a pas eu de chance, voilà tout.

AMÉLIA. Elle n'est pas venue vous faire une visite. Elle est venue vous taper. Si vous lui donnez de l'argent, elle le boira.

ANTONIO. Ça ne vous regarde pas.

AMÉLIA. Vous croyez que ça lui fait du bien ?

ANTONIO. Il n'y a pas que le bien.

AMÉLIA, après un petit temps. Qu'est-ce qu'elle vous a dit de moi ?

ABONNEZ-VOUS A L'AVANT-SCÈNE DU CINÉMA

La seule revue de cinéma publiant textes **intégraux** et photos

Dans chaque numéro, un long métrage et deux courts métrages

60 pages. 16 à 20 pages de photos. Le N° **3,50 F** (Etr. **4,50 F**)

ABONNEMENT 1 AN (11 n°s) **28 F** (Etr. **32 F**) - 27, rue St-André-des-Arts, Paris-VI^e. CCP Paris 7353.00

DANS LES PRECEDENTS NUMEROS :

LE FEU FOLLET, Louis Malle.

ADIEU PHILIPPINE, Jacques Rozier.

ANTONIO. Elle m'a dit que tu étais une belle orange. Elle est très amusante, ta mère ; comme on dit, c'est un type ; à une époque où tout le monde se ressemblait...

AMÉLIA, regardant Antonio. Vous trouvez ?
(Antonio place sur son pupitre de musique une partition de chanson aux couleurs très criardes.)

ANTONIO. J'ai acheté cette chanson dont tu m'as parlé. Je ne sais pas ce qu'elle donne à l'oreille, mais à l'œil, elle est horrible !

(De son côté, Amélia découvre les morceaux déchirés de sa déclaration au commissaire.)

AMÉLIA. Mince ! Ma déclaration !

ANTONIO, négligemment. Ah ! oui. J'oubliais !

AMÉLIA. Qu'est-ce que ça veut dire ? Les flics sont venus ?

ANTONIO. Oui, le commissaire et un inspecteur de Rome.

AMÉLIA, flattée. Un inspecteur de Rome pour moi ?
(Rectifiant.) Enfin, pour nous ?

ANTONIO. Il m'a expliqué : C'est comme dans la ronde « Je te tiens, tu me tiens par la barbichette ! » C'est de la solidarité : c'est très pratique.

AMÉLIA. Il faut que vous soyez fort.

ANTONIO. Mais non ! Au contraire !

AMÉLIA. Moi qui me faisais un sang d'encre à cause de ce papelard !

ANTONIO. Je t'avais pourtant dit...

AMÉLIA, ironique. Je sais : avec vous, il n'y a jamais de problèmes ! Vous finirez par tomber sur un bec, je vous préviens ! Et vous pouvez me croire : je connais la musique !

ANTONIO, souriant et montrant sa propre musique. Moi aussi !

AMÉLIA. C'est fin ! (Un temps bref.) De toute façon, vous auriez pu me rassurer tout de suite.

ANTONIO. Je pensais à autre chose.

AMÉLIA. Un autre pépin ?

ANTONIO. Pas exactement.

AMÉLIA. Je ne peux rien faire pour vous ? Ça me ferait plaisir.

ANTONIO. Si, je crois que... précisément...

AMÉLIA. Eh bien ! allez-y ! Passez la commande !

ANTONIO, après un petit temps. Amélia, accepterais-tu de m'épouser ?

AMÉLIA, sidérée. Hein ?

ANTONIO. Je te demande ta main, Amélia.

AMÉLIA. Qu'est-ce que vous dites ?

ANTONIO. Ce n'est pas indispensable, remarque. Personnellement, les formalités... Je pourrais continuer à t'aimer... (Regard d'Amélia.) Je dis bien : continuer. Tu vas rire : c'est Monseigneur qui me l'a appris !

AMÉLIA. Est-ce que vous êtes fou ?

ANTONIO. C'est une chance : tu m'aurais manqué et je ne m'en serais peut-être jamais aperçu. Quant au mariage, c'est une idée du commissaire. Tu vois, on le méconnaît.

AMÉLIA, s'asseyant, écrasée. Bon Dieu de bon Dieu !

ANTONIO. Mais, pour toi, le mariage est préférable, je crois.

AMÉLIA. Monsieur Fabrizio !

ANTONIO. Mon prénom est Antonio. Attention ! pas celui de Padoue, l'ermite ! Voilà ! réfléchis. Je vais tout de même te jouer ta chanson.

AMÉLIA. Laissez tomber la chanson.

ANTONIO. C'est pour te donner le temps de réfléchir.

AMÉLIA. Vous êtes sûr d'avoir tout votre bon sens ?

ANTONIO. Il y a un instant, on lui rendait hommage.

AMÉLIA. Vous réfléchissez, vous aussi ? Pour se marier, il faut des papiers. Ça ne vous gênerait pas ?

ANTONIO. Pourquoi cela me gênerait-il ?

AMÉLIA. On raconte des choses sur vous.

ANTONIO. Quelles choses ?

AMÉLIA. Justement, on ne sait pas. (Silence.) C'est pas bête ce que vous disiez : ce qui a pu nous arriver avant...

ANTONIO. Tu vois ?

AMÉLIA. Seulement, il faut tout de même raisonner un peu.

ANTONIO, inquiet. Ah ?

AMÉLIA. Quel âge vous avez ? Moi, dix-sept. Je fais plus, d'accord, mais vous, vous faites au moins... Je sais, les chiffres et vous... (Avec énergie.) Et vous avez une barbe et vous êtes trop maigre, et vous faites peut-être l'idiot parce que vous en êtes vraiment un, et puis vous vivez comme un ours et...

ANTONIO. N'insiste pas, j'ai compris.

AMÉLIA. En plus, vous ne connaissez rien aux femmes ! La proposition tient toujours ?

ANTONIO. Tu acceptes ? Mon Dieu, pourquoi ?

AMÉLIA. En tout cas, c'est pas à cause du fric. Ce n'est pas que je sois contre. C'est épatant, les boutiques et puis de se sentir libre, surtout libre ! De pouvoir dire enfin au commissaire : M...

ANTONIO, la coupant. Veux-tu te taire !

AMÉLIA. Mais, je vous jure, c'est pas à cause de ça ! C'est parce que...

ANTONIO. Parce que ?

AMÉLIA. C'est drôle, je n'ose pas vous le dire.

ANTONIO, il comprend, il est ébloui. Amélia !

AMÉLIA. Ça vous fait plaisir ?

ANTONIO. « Plaisir » n'est pas le mot, Amélia. Je..., j'ai l'impression...

AMÉLIA. Moi, j'ai l'impression que vous faites une... une bêtise ! Enfin, ça vous regarde, hein ? Allez, maintenant, jouez-moi ma chanson !

RIDEAU

théâtre en un acte

numéro spécial de L'AVANT-SCÈNE

France 5 F. - Etranger 6,50 F.

Avant-propos d'Elie Ferrier et Pierre Descaves.

Au sommaire : 13 pièces en 1 acte précédemment publiées dans des anciens numéros de « L'Avant-Scène », aujourd'hui épuisés. Ce numéro spécial n'est pas compris dans le prix de l'abonnement.

Au lever
Anna para
Anna par
le tiroir a
coup d'œi
mélancoliq
Avant qu
paraît. Ell
tableau, et

ANNA, pas ai
MADAME SART
fille !

ANNA. Ils ne s
MADAME SART
Ne les dét.

ANNA. Et moi
MADAME SART

ANNA. Vous
MADAME SART

ANNA. Revene
MADAME SART

Vous rigol

ANNA. Laissez
MADAME SART

suis un pé

ANNA. Aux f
MADAME SART

ANNA. Allez-v
MADAME SART

ma main s

ANNA. Si vous
(Elle sort,

MADAME SART
lâcher sor
d'elle, ape

Entrez !
MADAME VARE

Mme Sarte

MADAME SART
MADAME VARI

MADAME SART
MADAME VARI

MADAME SART
savez ce c

MADAME VARE
Asseyez-vo

MADAME VARE
monsieur

MADAME SART
MADAME VARE

MADAME SART
MADAME VARE

MADAME VARE
l'impressio
acheté la

acte

4

Un mois plus tard, toujours le matin.

Le décor n'a pas changé, mais il y a sur la table une photographie représentant Amélia en robe de mariée.

Au lever du rideau, la scène est vide.

Anna paraît, venant de l'intérieur de la maison, un panier à la main. Elle prend de l'argent dans le tiroir de la table et jette en même temps un coup d'œil autour d'elle, vaguement inquiète et mélancolique. On frappe à la porte extérieure. Avant qu'Anna ait pu répondre, Mme Sartori paraît. Elle porte un paquet ayant la forme d'un tableau, enveloppé dans un journal italien.

ANNA, *pas aimable.* Ah ! c'est vous ?

MADAME SARTORI, *digne et condescendante.* Salut, ma fille !

ANNA. Ils ne sont pas encore levés.

MADAME SARTORI, *avec un clignement d'œil.* Ah ! Ah ! Ne les dérangez pas !

ANNA. Et moi, je vais au marché.

MADAME SARTORI. Allez, ma fille, j'attendrai !

ANNA. Vous ne pouvez pas rester là.

MADAME SARTORI. Vous allez voir que si !

ANNA. Revenez plus tard.

MADAME SARTORI, *montrant son paquet.* Avec ça ? Vous rigolez ?

ANNA. Laissez votre paquet.

MADAME SARTORI. C'est mon cadeau de mariage. Je suis un peu en retard. J'ai eu tellement de frais !

ANNA. Aux frais de qui ?

MADAME SARTORI. Ça vous regarde ?

ANNA. Allez-vous-en !

MADAME SARTORI. Si j'étais chez moi, je vous collerais ma main sur la g... sur la figure !

ANNA. Si vous étiez chez vous, moi, je n'y serais pas ! *(Elle sort, furieuse.)*

MADAME SARTORI. Les domestiques ! *(Elle s'assied, sans lâcher son paquet. Elle jette un regard autour d'elle, aperçoit une bouteille... mais on frappe.)* Entrez !

MADAME VARELLA, *paraissant.* Excusez-moi. *(Elle prend Mme Sartori pour une cliente.)*

MADAME SARTORI. Entrez, n'ayez pas peur !

MADAME VARELLA. Il n'y a personne ?

MADAME SARTORI. Il y a moi.

MADAME VARELLA. Je voulais dire...

MADAME SARTORI. Ils sont encore couchés ! Vous savez ce que c'est ?

MADAME VARELLA. Vous attendez aussi ?

MADAME SARTORI. Vous allez me tenir compagnie. Asseyez-vous !

MADAME VARELLA. Merci. *(Elle s'assied. Temps.)* Alors, monsieur Fabrizio s'est marié ?

MADAME SARTORI, *ambiguë.* Il paraît.

MADAME VARELLA. Je n'aurais pas cru.

MADAME SARTORI. Pourquoi ça ?

MADAME VARELLA. On ne l'imaginait pas... On a l'impression que ça change... Il paraît qu'il a acheté la télévision !

MADAME SARTORI. Vous n'aimez pas la télévision ?

MADAME VARELLA. Je vais lui redemander mon argent. Qu'en pensez-vous ? Si, encore, il avait épousé ma fille !

MADAME SARTORI. Ah ! Vous avez essayé ?

MADAME VARELLA. J'avais donné sa photographie à M. Fabrizio. J'ai peut-être eu tort. C'est pourtant une sainte, ma petite Maria ! Un tout petit peu arrangée...

MADAME SARTORI, *sarcastique.* Je vois.

MADAME VARELLA, *après un petit temps.* On m'a raconté que M. Fabrizio avait épousé une personne...

MADAME SARTORI. Vous pensiez qu'il avait épousé une chèvre ?

MADAME VARELLA. Je veux dire : une personne assez jolie, paraît-il, mais...

MADAME SARTORI, *agressive.* Mais ?

MADAME VARELLA. ... mais dont le passé... Enfin, à ce qu'on dit...

MADAME SARTORI. Elle a dix-sept ans !

MADAME VARELLA, *choquée.* Oh ! En plus ?

MADAME SARTORI. Quel âge a-t-elle, votre sainte ?

MADAME VARELLA. Trente et un, mais elle en paraît...

MADAME SARTORI. On dit ça !

MADAME VARELLA. Elle en paraît un peu plus.

MADAME SARTORI. Ah ! bon !

MADAME VARELLA. On ne comprend pas ! On ne comprend pas !

MADAME SARTORI. Vous me faites rire. Vous, combien avez-vous eu d'hommes ?

MADAME VARELLA. Moi, Seigneur ! aucun !

MADAME SARTORI. Et votre sainte, alors, d'où la sortez-vous ?

MADAME VARELLA. Je n'appelle pas se marier avoir un homme.

MADAME SARTORI. D'un côté, c'est vrai. Mais, d'un autre, sur un seul on ne peut pas se rendre compte.

MADAME VARELLA. Se rendre compte de quoi ?

MADAME SARTORI. Pourquoi pensez-vous qu'ils se marient, les hommes, hein ? Qui croyez-vous qu'ils veulent dans leurs lits ?

MADAME VARELLA. Il y a, Dieu merci, autre chose...

MADAME SARTORI. Vous en connaissez beaucoup, de saintes mariées ? Pas une sur mille ! Vous pouvez faire toutes les églises de Rome : rien que des vierges et martyrs !

MADAME VARELLA. Je pensais que M. Fabrizio...

MADAME SARTORI. C'est un homme, non ?

MADAME VARELLA. Tout de même, je suis déçue. Pas vous ?

MADAME SARTORI. Pas précisément.

MADAME VARELLA. Lui voir épouser une...

MADAME SARTORI. Il vaut mieux que je vous dise, c'est ma fille !

MADAME VARELLA, *terrifiée de sa gaffe*. Votre fille ! Ah ! mon Dieu ! (*Mme Sartori éclate d'un grand rire.*) Je suis... désolée.

MADAME SARTORI. Et ce n'est pas une sainte, mon Amélia, c'est une belle orange, à peine épluchée !

MADAME VARELLA. Oh ! excusez-moi !

MADAME SARTORI. Pas de quoi ! Vous m'avez bien fait rire !

MADAME VARELLA. Excusez-moi ! Excusez-moi ! Oh ! (*Elle s'enfuit, accompagnée du rire de Mme Sartori. Amélia paraît, sans doute attirée par le rire de sa mère. Elle est vêtue d'un déshabillé modeste mais ravissant.*)

AMÉLIA, *froide*. Tu es déjà là ?

MADAME SARTORI. Je vous apporte mon cadeau de mariage. Je suis un peu en retard, mais...

AMÉLIA. Ce n'était pas la peine.

MADAME SARTORI. Je vois ce que tu penses : je vous achète un cadeau avec votre argent. Attention, je ne suis pas obligée !

AMÉLIA. Bon. Alors, merci.

MADAME SARTORI. Je sais que ton mari aime les tableaux. (*Montrant son paquet.*) C'en est un, signé ! Signé Raphaël !

AMÉLIA, *à qui ce nom dit vaguement quelque chose*. Raphaël ?

MADAME SARTORI. Raphaël Castabotta.

AMÉLIA. Il est sûrement très beau ! Et maintenant, rentre !

MADAME SARTORI. Je veux voir ton mari.

AMÉLIA, *montrant le tableau*. Je le lui donnerai, ne t'inquiète pas.

MADAME SARTORI. Ce n'est pas pour ça, c'est...

AMÉLIA, *comprenant*. Ah ! bon ! (*Elle prend de l'argent dans le tiroir de la table et le donne à sa mère.*) Tiens, et maintenant...

MADAME SARTORI. Tu n'as pas la manière, Amélia. Ton mari...

AMÉLIA. Au revoir, maman.

MADAME SARTORI. Et voilà ! On se sacrifie... (*Regard d'Amélia.*) Oui, j'exagère peut-être. (*Elle se dirige vers la porte.*) Amélia, j'aimerais bien que tu sois heureuse.

AMÉLIA, *légèrement touchée, tout de même*. Merci, maman.

MADAME SARTORI, *qui craint de s'attendrir*. D'abord, ça ferait râler les voisins. (*Elle sort.*)

(*Seule, Amélia pense un instant à sa mère puis elle a un mouvement d'insouciance. Elle jette ensuite un regard sur son royaume puis ouvre un paquet qui est là et qui a à peu près la même forme que celui apporté par sa mère. C'est un miroir. Amélia s'y regarde un instant, se demande où elle va l'accrocher. Antonio paraît. Il est habillé d'une manière un peu plus conventionnelle qu'auparavant.*)

ANTONIO. Je parie que c'était ta mère.

AMÉLIA. Tu as gagné. Elle nous apportait son cadeau.

ANTONIO. Un miroir ? C'est une bonne idée.

AMÉLIA. Non, lui, c'est moi qui l'ai acheté.

ANTONIO, *sans y attacher aucune importance*. Ah ! bon.

AMÉLIA. Comme je l'ai acheté avec la lampe et le poste et tout le reste, je n'ai pas osé...

ANTONIO, *comme pour la sortir d'embarras*. Alors, que nous offre ta mère ?

AMÉLIA. Un tableau.

ANTONIO. Aïe !

AMÉLIA, *tenant son miroir à bout de bras*. C'est dans la chambre qu'il sera le mieux !

ANTONIO. Je crois.

AMÉLIA. Je vais voir. (*Elle sort avec le miroir.*)

(*Seul, Antonio, qui paraît un peu désorienté, ramasse et fait disparaître papier et ficelle qui enveloppaient le miroir.*)

AMÉLIA, *revenant sans le miroir*. Il sera formidable, là-bas !

ANTONIO. Bravo.

AMÉLIA. J'ai pensé, il faudra qu'on achète aussi...

ANTONIO, *légèrement absorbé*. Tout ce que tu veux.

AMÉLIA, *à qui rien n'échappe*. Dis, ça ne t'ennuie pas...

ANTONIO. Qu'est-ce qui pourrait m'ennuyer ?

AMÉLIA. Je ne te dérange pas, non ? Tu avais la paix royale !

ANTONIO. Ça ne suffit pas !

AMÉLIA. Je ne te fais pas honte ?

ANTONIO. Tu es folle ?

AMÉLIA. C'est drôle ! J'ai l'impression de changer ! A une vitesse ! Comme si tu déteignais sur moi !

ANTONIO. Tu sais ce qu'on dit ? « On ne devient jamais que ce qu'on est ! »

AMÉLIA. Alors, tu es heureux ?

ANTONIO. Et toi ?

AMÉLIA. Moi ? (*Elle est prête à exploser de joie mais elle fronce tout d'un coup les sourcils, plus étonnée qu'inquiète, d'ailleurs.*) Il n'y a qu'une chose bizarre... Remarque, ça ne veut rien dire.

ANTONIO. Quelle chose ?

AMÉLIA. Autrefois, je rigolais tout le temps, il n'y avait pourtant pas de quoi. Et, maintenant que je devrais...

ANTONIO, *pas tellement sincère*. Tu as raison, ça ne veut rien dire.

AMÉLIA, *catégorique*. Forcément. Ça doit faire partie des changements. (*Petit silence.*)

ANTONIO, *montrant le paquet apporté par Mme Sartori*. C'est ça, le tableau ?

AMÉLIA. Il est de Raphaël...

ANTONIO, *pensant qu'Amélia plaisante*. Sûrement.

AMÉLIA, *ne comprenant pas*. Ah ! Tu connais ?

ANTONIO. Il va falloir l'accrocher pour faire plaisir à ta mère.

(*Il a sorti le tableau du papier. Amélia, à côté de lui, regarde également le tableau que le public ne doit pas voir. Le comportement des deux personnages montre clairement que la toile passe les bornes du mauvais goût.*)

ANTONIO. Oh !

AMÉLIA. Oh !

ANTONIO. Ah ! tu trouves aussi que...

AMÉLIA. Oui, je n'y connais rien, mais...

ANTONIO. A ce point-là, il n'y a pas besoin...

AMÉLIA. Oui !

(*Et ils sont envahis tous deux par un fou rire.*)

ANTONIO. Eh bien, toi qui te plaignais...

AMÉLIA. Oui !

(*Ils rient encore jusqu'à ce qu'on frappe à la porte.*)

ANTONIO, *après un petit silence, légèrement angoissé*. Entrez.

PACO, *entrant dans un nouveau silence*. Vous m'aviez oublié, monsieur Fabrizzi ?

ANTONIO, je croi

PACO, rega

ANTONIO. Rome.

PACO, à A est bie

ANTONIO.]

(Amélic

PACO, à /

questio

nement

ANTONIO. Je

AMÉLIA. Je

ANTONIO. M

Antonic

Amélia

mais Ai

cette cl

(Amélic

PACO. Je

mariage

d'Antor

reux, ce

ANTONIO. (

croyais

qu'Amé

chaleur.

PACO. C'est

homme

plus... r

ANTONIO, ve

PACO. Oubl

que vou

ou cela

ANTONIO. A

PACO. Si ça

petits li

parlé ch

tout au

ANTONIO. U

PACO, conti

bilan. Ça

j'ai fait

courant.

(Un tem

temps.)

ministre

regles a

rentes...

« bilan »

précise :

et si voi

des intés

(Il a ouv

ce coffre

qu'en gr

ailleurs ?

question

argent e

pauvres

pas comp

ANTONIO. Q

PACO. Que l

tenir !

ANTONIO. Je

PACO. La r

apparenc

je suis er

m'a donn

ANTONIO, *poliment*. Non, Inspecteur. (*Temps bref.*) Si, je crois.

PACO, *regardant Amélia*. Vous avez eu raison.

ANTONIO. Pardon. (*A Amélia.*) L'inspecteur Paco, de Rome. (*A Paco.*) Ma femme, Inspecteur.

PACO, *à Amélia*. Bonjour, Madame. (*A Antonio.*) Elle est bien jolie, monsieur Fabrizzi.

ANTONIO. N'est-ce pas ?

(*Amélia regarde Paco avec inquiétude.*)

PACO, *à Antonio*. Nous avons, hélas ! à parler de questions assez ingrates. Elles ennuieraient certainement... (*Petit geste vers Amélia.*)

ANTONIO. Laisse-nous, Amélia.

AMÉLIA. Je n'ai pas envie.

ANTONIO. Ne t'inquiète pas. (*Amélia s'éloigne à regret. Antonio la rappelle, comme si c'était au secours.*) Amélia ! (*Elle se retourne, toute prête à secourir, mais Antonio s'est ressaisi et sourit.*) Emporte ce... cette chose ! (*Il lui donne le tableau.*)

(*Amélia sort. Antonio et Paco la regardent sortir.*)

PACO. Je vois que j'ai bien fait d'attendre votre mariage, monsieur Fabrizzi. (*Regard interrogatif d'Antonio.*) Pour venir vous voir. Vous êtes heureux, cela se sent.

ANTONIO. C'est extraordinaire, Inspecteur ! Je me croyais heureux avant ! Je ne savais pas ! Depuis qu'Amélia est venue, avec sa fraîcheur, avec sa chaleur...

PACO. C'est ce que je vous dis : vous êtes un autre homme ! Heureux d'être pris au piège ! Un peu plus... raisonnable, par conséquent !

ANTONIO, *vaguement inquiet*. Raisonnable ?

PACO. Oublions le passé, comme dit la chanson ! Et que vous soyez ou, plutôt, que vous ayez été ceci ou cela n'aura plus aucune importance !

ANTONIO. Ah ?

PACO. Si ça peut vous faire plaisir, j'ajoute que vos petits livres ne m'ont pas tout appris. Ils m'ont parlé chiffres, ils ne m'ont rien dit de vous. J'ai tout au plus un vague soupçon !

ANTONIO. Un soupçon ?

PACO, *contournant l'obstacle*. J'ai donc établi votre bilan. Ça n'a pas été commode. Je vous signale que j'ai fait le travail moi-même : personne n'est au courant. J'aime laisser une chance... à l'impossible. (*Un temps.*) Il vous manque cent trois millions. (*Un temps.*) Je sais qu'il manque mille milliards au ministre des Finances, mais, nous l'avons dit, les règles applicables aux particuliers sont assez différentes... (*Antonio est impassible.*) Au cas où le mot « bilan » n'aurait pas de sens pour vous, je vous précise : si on vous rembourse ce qu'on vous doit et si vous payez ce que vous devez, compte tenu des intérêts, il vous manque cent trois millions. (*Il a ouvert le coffre.*) Il n'y a plus grand-chose dans ce coffre : deux millions, peut-être. Disons donc qu'en gros il en manque une centaine. Sont-ils ailleurs ? (*Petit silence.*) Je vous le répète, la question est secondaire. Que vous ayez placé cet argent en Suisse, que vous l'ayez distribué aux pauvres ou que, tout simplement, vous ne sachiez pas compter...

ANTONIO. Qu'est-ce qui est important, alors ?

PACO. Que le bilan soit fait, qu'on sache à quoi s'en tenir !

ANTONIO. Je ne comprends pas très bien.

PACO. La règle, la forme, tout est là ! Derrière les apparences, on peut mettre ce qu'on veut ! Quand je suis entré au ministère, le premier travail qu'on m'a donné a été de classer les dossiers. Quand j'eus

terminé, non sans mal, on a brûlé ces dossiers dans le chauffage central. Mais par ordre alphabétique !

ANTONIO. Inspecteur, vous plaisantez ?

PACO. Fabrizzi, croyez-moi, tous les bilans sont faux, sans exception aucune ! Mais ce sont des hommages, des marques de déférence ! Ces hommages rendus, tout s'arrange. Vous ne me comprenez pas ? Je le prévoyais. C'est pourquoi j'ai demandé au directeur de banque Sardi de venir. (*Il regarde par le judas.*) Le voici. Je vous rappelle la situation : il vous manque cent millions. C'est un minimum pour que ça ait l'air de quelque chose. Ça commence à ne plus être un trou, mais une impasse. Oui, comme au bridge ! Vous voyez bien que c'est un jeu. (*Il a ouvert la porte. Sardi paraît.*) Nous vous attendions, mon cher Directeur.

SARDI. Bonjour, Inspecteur. Bonjour, Fabrizzi.

ANTONIO, *faiblement*. Bonjour, monsieur le...

PACO. Notre ami Fabrizzi est un peu fatigué. Il met de l'ordre dans ses affaires.

SARDI. Vous dites : notre ami ? C'est donc... ?

PACO. Mon cher Directeur, je me suis permis de vous faire venir...

SARDI. Vous avez examiné les livres ?

PACO. Minutieusement.

SARDI. Je déduis donc de votre attitude...

PACO, *qui ne tient pas à répondre*. Je me suis permis aussi de donner quelques conseils à Fabrizzi.

SARDI, *à Antonio*. Vous ne vous mouchez pas du coude ? Un inspecteur de la brigade financière !

PACO. Fabrizzi va déposer ses fonds chez vous.

SARDI. J'en serai ravi.

PACO. Naturellement, son compte, comme tous les comptes, aura des hauts et des bas.

SARDI. C'est la vie, n'est-ce pas ?

PACO. Il est probable même qu'il aura besoin d'un coup de main de temps en temps.

SARDI. Je suis là pour ça, Inspecteur.

PACO. Prévoyez même ce coup de main dans un avenir assez proche.

SARDI. Comment pourrais-je dire non, mon cher Inspecteur ? Vous êtes au ministère, dans le voisinage des dieux. Vous me demandez d'aider Fabrizzi. J'en déduis que les dieux lui sont favorables...

PACO. C'est un plaisir de bavarder avec vous.

SARDI. J'espère seulement que, si, à mon tour, j'avais besoin d'un regard bienveillant... Vous savez ce que c'est ?

PACO. Oui, je sais !

SARDI, *se préparant à sortir*. Comptez sur moi, Fabrizzi. (*Un petit temps.*) Que dois-je prévoir pour le coup de main ?

PACO. Dans les cent.

SARDI. C'est une bagatelle, Inspecteur, c'est une bagatelle ! (*A Antonio.*) A bientôt, donc, mon cher... mon cher client ! (*Il sort.*)

PACO, *après un petit silence*. Vous voyez, ce n'est pas une affaire. Tout est dans la méthode ! Et Sardi, en plus, sera charmant ! Rien n'attache un banquier comme l'argent qu'on peut lui devoir ! D'ailleurs, aurez-vous même besoin de lui ? D'autres formules vont s'offrir à vous, de plus en plus compliquées et de plus en plus fructueuses ! Vous avez déjà compris qu'il vous faudra faire de la politique. L'argent et la politique, voilà le couple idéal ! J'entends la bonne politique, celle du gouvernement. (*Un temps bref.*) Je vous dis ça parce que c'est lui qui me paie. Il me paie pour vous récu-

pérer. Vous, par conséquent, à votre tour, vous devez... *(Un temps bref.)* Vous voyez, Fabrizzzi, quel merveilleux enchaînement! Je parle d'enchaînement au sens bien entendu... *(Il a parlé d'un ton un peu forcé, comme à regret, sans trop regarder Antonio. Il finit par le faire et le voit très abattu.)* Eh bien! qu'est-ce que vous avez, mon vieux?

ANTONIO. Excusez-moi, Inspecteur.

PACO, sans surprise, ni conviction. Vous n'êtes pas content?

ANTONIO. Je ne sais pas.

PACO. Naturellement, quand on n'a pas l'habitude, ces perspectives sont un peu surprenantes, un peu vertigineuses...

ANTONIO. C'est cela, Inspecteur : un peu de vertige. J'aurais besoin de remettre de l'ordre... *(Il montre sa tête, d'un petit signe.)*

PACO. Bien sûr! Nous nous reverrons! Il faudra, d'ailleurs, que vous fassiez un saut au ministère, pour un petit tour d'horizon. *(Il se dirige vers la porte.)*

ANTONIO. Je vous remercie, Inspecteur.

PACO, du fond du cœur. Il n'y a pas de quoi, Fabrizzzi, il n'y a pas de quoi! *(Il sort.)*

(Antonio, après une brève réflexion, va très vite pousser le verrou de la porte, puis disparaît une seconde vers l'intérieur de la maison et en revient avec une petite valise et un peu de linge en vrac. En même temps, il a appelé.)

ANTONIO. Amélia! Amélia!

AMÉLIA, paraissant. Voilà! Qu'est-ce qui se passe? *(Elle voit la valise.)* Oh! on s'en va?

ANTONIO. Ecoute...

AMÉLIA. Ce n'est pas une surprise : dès que j'ai vu arriver ce flic...

ANTONIO. Je te demande pardon!

AMÉLIA. De rien! Je me doutais bien : la monnaie à discrétion, ça ne pouvait pas durer. C'était forcé que le réveil sonne. Tu as fait des bêtises?

ANTONIO. Non, mais si je restais...

AMÉLIA. On t'en ferait faire, c'est ça?

ANTONIO. Comment as-tu deviné?

AMÉLIA. Je devine peut-être, mais je ne comprends pas...

ANTONIO. Je t'expliquerai plus tard. Prends l'argent qui reste. Rentre chez ta mère. Je te ferai signe. Tu viendras me retrouver.

AMÉLIA. Qu'est-ce que ça veut dire? Que tu pars seul?

ANTONIO. Il vaut mieux, pour un temps.

AMÉLIA. Pourquoi?

ANTONIO. Pendant ce temps, je pourrais avoir...

AMÉLIA. Des ennuis? Raison de plus! Tu n'es pas logique, tu sais? Un jour, tu veux me calotter parce que je te propose... Bon, je me dis : « L'amour, pour lui, c'est pas comme pour les autres! » Ça se défend! Mais si c'est pas non plus de tout partager, les pépins comme la rigolade...!

(A ce moment, on frappe à la porte de la rue et on essaie de l'ouvrir, en vain, puisque Antonio a poussé le verrou.)

NERA, dehors. C'est moi, Fabrizzzi. Ouvrez!

ANTONIO. Le commissaire!

AMÉLIA. Tu veux que je le tue? Fais-le entrer!

ANTONIO. Tu plaisantes!

NERA, dehors. Je sais que vous êtes là, Fabrizzzi!

AMÉLIA. Alors, qu'est-ce qu'on fait?

ANTONIO. Il faut savoir ce qu'il veut.

AMÉLIA. C'est pas utile.

ANTONIO. Va mettre une robe.

NERA, dehors. Fabrizzzi, si vous ne m'avez pas ouvert dans trois secondes...

ANTONIO. Va!

AMÉLIA. Si tu parlais seul, je t'attendrais, tu sais? *(Au moment de sortir.)* Toujours! *(Elle sort.)*

(Antonio va mettre la valise dans un coin, puis ouvre la porte à Nera.)

NERA. Tout de même!

ANTONIO. Excusez-moi, Commissaire.

NERA. Vous fermez votre porte, maintenant? C'est Amélia qui a peur?

ANTONIO. Non. Elle est très courageuse. Heureusement.

NERA, ironique. Je n'ai pas pu aller à votre mariage, Fabrizzzi. J'ai regretté.

ANTONIO. Nous vous avons regretté aussi, Commissaire.

NERA. La belle-mère n'était pas trop saoule?

ANTONIO. Mais non, Commissaire, mais non!

NERA, prenant sur la table une photographie représentant Amélia en robe de mariée. Et la mariée en blanc, naturellement!

ANTONIO. Naturellement, Commissaire. Une robe...

NERA. Au fait, Fabrizzzi, je ne suis pas venu pour vous parler chiffons. Avez-vous vu l'inspecteur Paco?

ANTONIO. Il sort d'ici.

NERA. Bravo! Il compliquerait encore. Il a regardé vos livres?

ANTONIO. Oui.

NERA. Je ne vous demande pas le résultat, je le devine.

ANTONIO. Ah?

NERA. Oui, je suis fixé sur votre compte! Enfin! C'est même pour ça que j'arrive dare dare! Je viens de recevoir un petit rapport, une histoire tout ce qu'il y a de contrôlée, avec une photo, même! Voulez-vous que je vous la lise?

ANTONIO. C'est inutile, Commissaire. Si elle est vraie, je la connais. Si elle est fausse...

NERA. Elle est vraie, Fabrizzzi, soyez tranquille! Elle est même vraisemblable, en plus! Et ce n'est pas une très jolie histoire! *(Il aperçoit la valise.)* Qu'est-ce que c'est que ça? Vous alliez filer? En voyage de noces, peut-être?

ANTONIO. Ce serait merveilleux.

NERA. Merveilleux, mais imprudent! Quand on veut voyager vite et discrètement...

ANTONIO. Pourquoi vite et discrètement?

NERA. Un type comme vous a intérêt. Les femmes pèsent leur poids, comme on dit, surtout si elles sont légères!

ANTONIO. C'est amusant ce que vous dites là, Commissaire.

NERA. Remarquez, pour Amélia, il vaut mieux que je sois arrivé à temps.

ANTONIO. Ah? Vous croyez?

NERA. Je ne lui veux pas de mal. Ce ne serait pas une existence pour elle de jouer toute une vie au gendarme et au voleur. Vous me direz : Ça ne sera pas drôle non plus d'aller vous voir le dimanche à Rome, avec des oranges. Vous voyez ce que je veux dire?

ANTONIO. Oui, Commissaire. Mais n'y a-t-il pas une troisième solution? L'inspecteur vient de me faire espérer..., enfin, si je puis dire...

NERA. Ah! il dit! / perdent député! pas ce c vous tire dez, si f

ANTONIO. J conscient

NERA. C'est moi. Il donné b

ANTONIO. De

NERA. Hein

ANTONIO. Ou muet de sitais. Vo quez, je parte...

NERA, articu dire...

ANTONIO. ...

NERA. De pl

ANTONIO. Ne être. Et saurai qu

NERA. Laisse

ANTONIO. Vo

(Il va tra

NERA. Je vou revolver une patte

ANTONIO. Mc

NERA. Avec le droit...

ANTONIO. Vo et va son table et y d'Amélia

NERA, tandis un genou

ANTONIO, del crois touj

NERA, devant *(A ce mo*

ANTONIO, deh

NERA. Fabrizzzi *(Il tire. Et*

Noir. Ce la lumière ment. La Amélia a là. Ils son est accabl

POUR
SOI
VOTRE
DE L'A

NERA. Ah ! oui. Il a essayé de vous récupérer, comme il dit ! A Rome, on n'aime pas que les valeurs se perdent et vous êtes plus populaire que notre député ! Seulement, l'inspecteur ne sait peut-être pas ce que je sais et s'il essaie tout de même de vous tirer d'affaire, j'aboierai si fort, vous entendez, si fort...

ANTONIO. J'ai toujours pensé que vous étiez une conscience.

NERA. C'est la dernière fois que vous vous foutez de moi. Il ne s'agit pas de conscience. Je me suis donné beaucoup de mal pour vous avoir.

ANTONIO. Décidément, je vous devrai beaucoup.

NERA. Hein ?

ANTONIO. Oui, aujourd'hui, une fois de plus ! (Nera est muet de stupeur.) J'avais un petit problème. J'hésitais. Vous arrivez, toujours de bon conseil. Remarquez, je pensais bien qu'il valait mieux que je parte...

NERA, articulant avec peine. Fabrizzi, je viens de vous dire...

ANTONIO. ... Que je parte seul. Pour Amélia.

NERA. De plus, vous êtes fou ! Voilà : vous êtes fou !

ANTONIO. Ne vous désolerez pas : je reviendrai peut-être. Et ne me demandez pas où je vais : je le saurai quand j'y serai ! (Il prend la valise.)

NERA. Laissez cette valise !

ANTONIO. Vous avez encore raison : on est plus léger... (Il va tranquillement vers la porte.)

NERA. Je vous préviens, si vous sortez. (Il sort, lui, un revolver de sa poche.) Si vous sortez, je vous casse une patte !

ANTONIO. Mon souvenir à votre femme, Commissaire.

NERA. Avec le rapport que j'ai dans ma poche, j'ai le droit....

ANTONIO. Vous avez tous les droits ! (Il ouvre la porte et va sortir. Auparavant, il est passé près de la table et y a pris, pour tout bagage, la photographie d'Amélia que Nera a remarquée.)

NERA, tandis qu'Antonio sort. Fabrizzi, je vous assure, un genou qui éclate, ça fait mal.

ANTONIO, dehors. Je vous crois, Commissaire, je vous crois toujours.

NERA, devant la porte. Fabrizzi, je vais tirer !

(A ce moment, Amélia paraît derrière Nera.)

ANTONIO, dehors, plus lointain. Au revoir, Commissaire.

NERA. Fabrizzi !

(Il tire. En même temps, Amélia lui a sauté dessus. Noir. Ce noir dure à peu près dix secondes, puis la lumière revient rapidement, mais non brutalement. La porte donnant sur la rue est fermée. Amélia a disparu. Ottavia, Sardi, Paco et Nera sont là. Ils sont perplexes, sauf Paco, et Nera, en plus, est accablé.)

NERA. Je ne peux pas l'avoir manqué, malgré Amélia ! J'ai eu la médaille d'or au concours national ! Je peux tuer une hirondelle en plein vol ! Vous voulez voir ? (Il remet la main à sa poche-revolver.)

PACO. Non ! Pas d'hirondelle !

NERA. Ou, alors, quand je suis sorti, j'aurais dû le voir sur la place ! Et si je ne l'avais pas vu, j'aurais dû le pincer dans le quart d'heure ! Il y avait une voiture de carabiniers. Je les ai mobilisés tout de suite. C'est à devenir fou !

PACO. Avez-vous songé à la lévitation ?

NERA, qui ne sait pas ce que c'est. A quoi ?

PACO. Je plaisante, Commissaire.

NERA. Enfin, je l'ai raté, d'accord., mais on finira bien par le retrouver ! Et ce n'est pas l'essentiel ! L'essentiel, c'est qu'on soit fixé sur son compte ! Et je le sais ! Et s'il filait, c'est qu'il savait que je savais !

SARDI. Je ne comprends pas, Commissaire. Fabrizzi n'avait rien à craindre. (Geste vers Paco.) L'inspecteur pourra vous le dire. De plus — c'est pour-quoi je suis revenu — j'ai reçu des renseignements...

NERA. Moi aussi, figurez-vous.

OTTAVIA. De mon côté, également, j'ai cru devoir...

SARDI. J'ai la plus grande confiance dans la police, mais c'est un grand corps un peu lourd, un peu lent. Dans la banque, nous avons un service de renseignements plus modeste, mais... Bref, je viens de recevoir un rapport, avec une photographie.

NERA, à Sardi. Vous auriez pu vous épargner des frais. (A Paco.) Je ne me méfie pas de vous, Inspecteur, mais — comment dire ? — vous rêvez un peu ! J'ai secoué directement le service des recherches. (Imitant Sardi.) Bref, j'ai moi aussi, un rapport. (A Sardi.) Avec une photo, également. (A Paco.) Vous m'excusez ?

PACO, à Ottavia. Et vous, Monseigneur ?

OTTAVIA. Inspecteur, le bien que peut faire Fabrizzi est peu de chose à côté du désordre qu'il provoque.

PACO. Dans quoi ? Dans l'arithmétique ?

OTTAVIA. Toutes les règles sont solidaires, mon cher Monsieur. J'ai donc fait enquêter moi aussi...

NERA. Bravo ! Après tout, trois vérités valent mieux qu'une ! (Paco sourit. Nera se rend compte de ce qu'il vient de dire.) Je veux dire : trois rapports qui ne peuvent que se compléter.

PACO. Espérons-le. Que dit le vôtre ?

NERA. C'est très simple. (Il sort un papier de sa poche et le lit.) « L'individu se faisant appeler... »

SARDI, sortant lui aussi un papier de sa poche. Pourquoi « individu » ? Le mot est désobligeant.

NERA, sarcastique. Excusez-moi. (Il reprend sa lecture.) « ... Antonio Fabrizzi se nomme en réalité Marcello Varga. Né à Milan le 26 janvier... »

FÉDÉRATION NATIONALE
des
Lecteurs

**POUR CONSERVER
SOUS RELIURE
VOTRE COLLECTION
DE L'AVANT-SCÈNE**

Nous mettons à la disposition de nos abonnés des reliures modèle bibliothèque avec nervures et dos grenat, pour recevoir 12 numéros.

Collection THEATRE, un an : 17 F (Etranger : 19 F) franco,
Collection CINEMA, un an : 9 F (Etranger : 10 F) franco.

27, rue Saint-André-des-Arts, Paris-VI°. De préférence : C.C.P. Paris 7353-00

SARDI. Vous devez faire erreur, Commissaire. J'ai, moi :
« Franco Battesti, né à Tunis le 3 août... »

NERA. Quoi ?

SARDI, *poursuivant sa lecture*. « Immense et rapide fortune acquise dans... »

NERA. Non ! (*Coup d'œil à son papier*.) « ... A déjà opéré en France, surnommé Monsieur Trente pour Cent. Son système est classique : il prête de petites sommes à faible intérêt pour inspirer confiance et en reçoit de grosses sur la promesse d'intérêts énormes... qu'il ne verse jamais ! »

SARDI. Complètement idiot ! Sa fortune est évaluée à...

NERA, *nouveau coup d'œil à son papier*. « ... Sur le point d'être arrêté, il a dû prendre la fuite... »

SARDI. Parfaitement inepte ! (*Coup d'œil à son papier*.) « ... D'un caractère original, il a disparu brusquement... »

NERA, *brandissant une photographie*. J'ai une photo de l'anthropométrie !

SARDI, *même jeu*. J'en ai une prise à Monte-Carlo ! C'est lui, sans sa barbe !

NERA. Moi, c'est bien sa barbe !

PACO, *qui s'amuse*. Sans lui ? (*Un petit temps*. A Ottavia.) Et votre rapport à vous, Monseigneur ?

OTTAVIA. Il ne formule que des hypothèses. (*Un temps*.) Les enquêteurs appartiennent à la Compagnie de Jésus.

SARDI, à Paco, *après un petit silence*. Vous êtes ravi, n'est-ce pas ?

NERA. Je ne vois pas pourquoi. Je n'y ai pas pensé tout de suite, l'inspecteur sait la vérité : il va nous départager.

PACO. Moi ? (*Pourtant, en effet, il a l'air de savoir*.)

NERA. Vous avez examiné ses livres ?

PACO. Oui.

NERA. Alors, le solde ?

SARDI. Vous m'avez dit, Inspecteur...

PACO. Rien du tout !

SARDI, *réfléchissant*. C'est exact.

NERA. Le solde, tout est là ! Il manque de l'argent : Fabrizzi est un escroc ! Il n'en manque pas : c'est un milliardaire philanthrope ! Ça existe !

PACO, à Amélia qui vient d'entrer, dans une jolie robe. Et vous, madame Fabrizzi, n'avez-vous pas une explication ? (*Amélia ne répond pas. Elle reste presque immobile, tout empreinte d'une grâce nouvelle faite de dignité et de sérieux*.) En tout cas, n'avez pas de remords : si Antonio Fabrizzi est parti, ce n'est pas à cause de vous, ni même à cause du commissaire, c'est à cause de moi. Voilà pourquoi c'est à moi, en effet, de dire...

NERA. Assez de discours : le solde !

PACO. J'ai eu tort de le calculer : c'était un contre-sens ! Je vais l'oublier ! Voilà, je l'ai oublié !

NERA. Où sont ces livres ?

PACO. Je les ai perdus... ou je vais les perdre ! (*A Ottavia qui a sauté en l'air*.) Rassurez-vous, Monseigneur, je ne vous dirai pas, avec notre Pirandello : Chacun sa vérité. Dans l'Eglise, la Police et la Banque, c'est une formule qui ne plaît pas.

NERA. Ecoutez : si vous avez une certitude...

PACO. J'ai passé l'âge des certitudes, mon vieux. Je vous propose seulement une hypothèse.

NERA. Quelle hypothèse ?

PACO, *après une brève et ultime hésitation*. Si Fabrizzi ne comptait pas ? S'il ne savait pas, s'il ne voulait pas compter ?

SARDI. Pardon ?

PACO. Mieux encore, s'il ne calculait pas ? S'il avait rayé de son existence non seulement l'arithmétique, mais tous les autres calculs ?

OTTAVIA. Je ne comprends pas.

PACO. C'est bien naturel. Moi-même, j'ai mis longtemps : c'est si simple !

SARDI, *reproche désolé*. Inspecteur !

PACO. Avouez-le, mon cher Directeur ! N'avez-vous jamais rêvé, entre un bilan truqué et une déclaration frauduleuse, de cette liberté ? (*A Ottavia*.) Et vous, Monseigneur, auriez-vous oublié... (*Il montre le tableau*.) « Il donna des DEUX poissons aux CINQ MILLE personnes autant qu'elles en voulurent (saint Jean, chapitre VI). » (*A Nera*.) Et vous, Commissaire, lisez donc un de ces livres, si vous pouvez ! Vous y verrez, sous des plumes savantes, que, déjà, le temps nous trompe, que l'espace nous joue des tours ! Qui vous dit que, demain, les nombres...

NERA. Vous avez fini ?

OTTAVIA. Inspecteur, vous maniez le paradoxe...

SARDI, *également à Paco*. Vous savez bien qu'il est impossible...

PACO. Avez-vous essayé ?

OTTAVIA. Si on donne plus qu'on ne possède...

PACO. Si on donne, c'est qu'on possède !

SARDI. Si on perd...

PACO. Si on ne sait pas qu'on perd !

SARDI. Alors, pourquoi Fabrizzi est-il parti ?

PACO. Parce que nous n'avons rien compris ! Parce que nous sommes venus rompre le charme, éventer le secret.

SARDI. Inspecteur !

NERA. N'insistez pas, Messieurs ! L'inspecteur est un poète ! L'administration est pleine de poètes ! Ne pas compter, on voudrait bien ! On peut même essayer un moment ! Seulement, ça ne peut pas durer ! Il arrive fatalement une minute... (*On frappe*.) Entrez ! (*La porte s'ouvre très vite. Caducchi et Mme Varella paraissent. Ils sont très nerveux*.) Tenez ! Qu'est-ce que je vous disais !

CADUCCHI. On était en ville...

MADAME VARELLA. Nous avons appris...

NERA. Voilà ! Et les autres suivront ! (*A Amélia qui a passionnément écouté Paco*.) Et, si on se défile, il faut que quelqu'un fasse le bilan, hein, Amélia ? Fabrizzi a compté tout de même : sur toi !

CADUCCHI, à Amélia. Rendez-moi mon argent.

MADAME VARELLA, *même jeu*. Rendez-moi la dot de ma fille !
(*Le docteur entre à son tour*.)

LE DOCTEUR. On me dit que M. Fabrizzi...

NERA. Oui ! Départ pour solde de tout compte !

LE DOCTEUR. J'avais commandé un appareil...
(*Un silence. Paco est triste et regarde Amélia d'un air presque suppliant. Les autres, même, ne peuvent s'empêcher d'être sensibles à l'insolubilité de la situation, déchirés qu'ils sont entre leur raison et leur cœur. Seul, Nera résiste encore. Quant à Amélia, la tendre dignité qu'elle avait à son entrée n'a fait encore que grandir pendant les explications de Paco. Elle s'anime soudain.*)

AMÉLIA. Excus
(A Caducchi)

CADUCCHI. Tro

MADAME VARELLA
Vous êtes

AMÉLIA, au do

LE DOCTEUR. S

MADAME VARELLA

NERA, à Amélia
Tu sais ce
(Amélia ne

MADAME VARELLA
secret.

CADUCCHI. Elle

MADAME VARELLA
(Amélia par

SARDI, à Amélia

OTTAVIA, à A
enfant ! (Il
rares !
(C'est alors
rement.)

FAUSTO, un pa
gagné au T
demander à

NERA. Ah ! non

FAUSTO, étonné.

PACO, à Nera.]

NERA. Comment
Figurez-vous

FAUSTO, le cou
(A Amélia.)
vous donne

AMÉLIA. Si vou

NERA. Ecoute,

AMÉLIA. Si vo
Fabrizzi »,

DANS NOS

THEATRE : La
sentiments, Rog
Marie Stuart, Sc
(Théâtre de l'A
soleil, M. Gorki
beaux jours, Bec
Lutèce) - La d

CINEMA : Le g
Le mouchard, Jc

AMÉLIA. Excusez-moi : il n'y a pas assez de chaises.
(A Caducchi.) Combien vous doit-on ?

CADUCCHI. Trois millions soixante quinze mille.

MADAME VARELLA. Moi, six cent quatre-vingt-dix mille.
Vous êtes Mme Fabrizzi ?

AMÉLIA, au docteur. Et à vous, Docteur ?

LE DOCTEUR. Sept cent mille, mais...

MADAME VARELLA, à Amélia. Ah ? Vous continuez ?

NERA, à Amélia, en jetant un coup d'œil dans le coffre.
Tu sais ce qui reste là-dedans ? A peine...

(Amélia ne paraît même pas l'entendre.)

MADAME VARELLA, à Caducchi. Il lui a peut-être dit le secret.

CADUCCHI. Elle est bien jeune !

MADAME VARELLA. Il n'y a pas d'âge pour les secrets.
(Amélia paraît réfléchir très fort.)

SARDI, à Amélia. Ne cherchez pas, croyez-moi !

OTTAVIA, à Amélia. Il n'y a pas de miracles, mon enfant ! (Il se reprend.) Je veux dire : ils sont rares !

(C'est alors que Fausto paraît. On tressaille légèrement.)

FAUSTO, un paquet sous le bras. Excusez-moi ! J'ai gagné au Totocalcio ! Onze millions. Je voudrais demander à M. Fabrizzi...

NERA. Ah ! non.

FAUSTO, étonné. Pardon ?

PACO, à Nera. Ne trichez pas !

NERA. Comment ? C'est moi qui triche ? (A Fausto.)
Figurez-vous, jeune homme...

FAUSTO, le coupant. M. Fabrizzi s'est marié, je sais !
(A Amélia.) Vous êtes Mme Fabrizzi ? Alors, je vous donne mon argent !

AMÉLIA. Si vous voulez.

NERA. Ecoute, Amélia...

AMÉLIA. Si vous m'appeliez, vous aussi, « Madame Fabrizzi », Commissaire ?

(Fausto a posé son argent sur la table, devant Amélia. Caducchi, Mme Varella, le docteur s'approchent. Amélia s'adressent à eux.)

AMÉLIA. Servez-vous !

(C'est ce qu'ils vont faire. Sardi est dans un coin avec Paco.)

SARDI. Inspecteur, on ne fonde pas un système avec le hasard !

PACO. Le hasard n'existe pas, mon cher Directeur : les mathématiques et Monseigneur vous le diront. Qu'on le nomme Providence ou calcul des probabilités...

SARDI. Quoi qu'il en soit, nous n'allons pas laisser cette jeune femme...

PACO. Ne vous inquiétez pas : Fabrizzi va revenir !

SARDI. Quoi ?

PACO. Evidemment !

NERA, qui s'est approché. Vous rigolez ?

SARDI. Alors, que faisons-nous ?

PACO, montrant Amélia. Regardez ce coin oublié du paradis terrestre ! Eve est là au milieu de fruits innombrables ! Ne serait-ce pas merveilleux de savoir qu'ici, au moins... ?

SARDI. Inspecteur, il y a les rapports... (Mais il est très tenté.)

NERA. Oui. Vous me direz : les rapports...

(Sardi sort son rapport de sa poche. Nera l'imite. Paco prend les deux rapports, s'approche d'Amélia et les déchire devant elle.)

AMÉLIA, à Paco. Vous, je vous permets de m'appeler Amélia ! (A Ottavia qui est remonté sur une chaise pour revoir de près le Vinci et qui est en équilibre instable.) Attention ! Monseigneur, vous allez...

(Et tout le monde fait un mouvement comme pour soutenir Ottavia tandis que, depuis un moment, on a entendu, lointain d'abord, puis se rapprochant peu à peu, l'air de flûte qu'Antonio a joué. Il semble que le joueur soit derrière la porte quand le rideau tombe.)

RIDEAU

DANS NOS PROCHAINS NUMÉROS :

THEATRE : *La dame ne brûlera pas*, Christopher Fry - Philippe de Rothschild (Théâtre de l'Œuvre) - *La foire aux sentiments*, Roger-Ferdinand (Comédie-Française) - *Le neveu de Rameau*, Diderot (Théâtre de la Michodière) - *Marie Stuart*, Schiller - Charles Charras (Comédie-Française) - *Un mois à la campagne*, Tourgueniev-André Barsacq (Théâtre de l'Atelier) - *On ne peut jamais dire*, Bernard Shaw - René Dupuy (Théâtre Gramont) - *Les enfants du soleil*, M. Gorki - Georges Daniel (T.N.P.) - *La voyante*, André Roussin (Théâtre de la Madeleine) - *Oh ! les beaux jours*, Beckett (Odéon Théâtre de France) - *La danse de mort*, Strindberg - Jolivet et Perros (Théâtre de Lutèce) - *La danse du sergent Musgrave*, John Arden.

CINEMA : *Le guépard*, dans un numéro exceptionnel consacré à Luchino Visconti - *Mort d'un cycliste*, Bardem - *Le mouchard*, John Ford.